

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR



FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

MEMOIRE DE MAITRISE

THEME :

MARX :
CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

PRESENTE PAR

Amadou Tidiane FALL

SOUS LA DIRECTION DE

Monsieur Sémou Pathé GUEYE

Professeur Titulaire

ANNEE UNIVERSITAIRE : 2004 – 2005.

DEDICACES

JE DEDIE CE TRAVAIL :

- A mon père, **Abdoul FALL**, arraché à mon affection quelques mois avant mon entrée à l'université.
- A tous mes Camarades avec qui j'ai partagé les intenses moments de militantisme dans les différentes structures qui ont du reste beaucoup participé à ma formation :
 - La Coordination Régionale des Etudiants de Matam (CREM)
 - L'Association Universitaire pour la Promotion de la Langue Pulaar (AUPLP)
 - L'ARP / Tabital Pulaagu Sénégal
 - L'Amicale des Etudiant de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, plus particulièrement mes camarades de la liste blanche.
 - L'Union Générale des Etudiants de Dakar (UGED)
 - La Coordination des Etudiants Thiéssois (CET)
 - Le club de philosophie de l'UCAD
 - L'Association pour le Développement de Doumga Ouro Alpha : Le « Kawral »
 - L'Amicale des Elèves et Etudiants de DOA et l'AJD
 - La toute nouvelle Association de Soutien aux Enfants Talibés (A.S.E.T)

REMERCIEMENTS

Nous exprimons nos très sincères remerciements à l'endroit du professeur Sémou Pathé GUEYE pour avoir bien voulu diriger ce travail de recherche.

Nous lui sommes profondément reconnaissants d'avoir toujours montré une parfaite disponibilité et pour son attachement aux Etudiants et à l'enseignement.

Nous remercions aussi :

- Monsieur Ousseynou KANE, chef du département de philosophie pour son souci d'organisation et de méthode qui fait la fierté de tous les étudiants du département. Nous y associons l'ensemble du corps professoral ainsi que les deux secrétaires : Athie et Martha.
- Monsieur Amady Aly Dieng, pour avoir mis à notre disposition certaines publications les plus récentes et certains ouvrages les plus rares.
- Notre cher ami Saikou Fall, pour avoir toujours été à nos côtés
- Notre grand frère et ami Pape Diène Ngom pour nous avoir toujours facilité la tâche.
- Notre grand frère et ami Ibrahima Sidibé Diallo pour sa confiance en notre personne et pour nous avoir bien soutenu au long de ce travail
- Mes oncles Samba Guissé et Mody Guissé
- Monsieur Ousseynou Gaye pour avoir incité en nous le goût de la lecture et de la culture générale et mon oncle El Hadji Mamadou Mbow pour ses conseils précieux
- Mes amis :Bocar Ba, Amadou Sidy Ba et Aliou Faye pour leur assistance
- Mademoiselle Aminatou Gaye pour avoir été soucieuse autant que nous de la qualité de ce travail.

SOMMAIRE

DEDICACES.....	p 2
REMERCIEMENTS.....	p3
INTRODUCTION	P6
PREMIERE PARTIE : A L'ASSAUT DE LA PHILOSOPHIE IDEALISTE ET SPECULATIVE	P10
CHAPITRE 1 : L'IDEALISME MIS A NU	P12
1.1- De la philosophie idéaliste de Platon à l'idéalisme absolu de Hegel ...	P13
1.2- Le renversement de l'hégélianisme et de l'idéalisme en général : la critique de l'idéologie.....	p19
CHAPITRE 2 : DE LA FAIBLESSE DES SPECULATIONS DES JEUNES HEGELIENS.....	p27
1.2- Le cercle des jeunes hégéliens.....	p27
1.2- L'inconséquence de la critique jeune hégélienne selon Marx	p31
DEUXIEME PARTIE : DE LA SPECULATION A LA PRAXIS	p39
CHAPITRE 1 : Feuerbach, au delà de Feuerbach	p41
1.1- L'originalité de Feuerbach et son influence sur Marx.....	p42
1.2- Les défauts du matérialisme de Feuerbach.....	p46
CHAPITRE 2 : LA FORMATION DU MATERIALISME DIALECTIQUE ET HISTORIQUE	p52
1.2- Les fondements du matérialisme dialectique.....	p54

1.2- Le matérialisme historique : la nouvelle Science de l'Histoire.....p59

TROISIEME PARTIE : MARX EST-IL PHILOSOPHE ?.....p67

CHAPITRE 1 : CE QUE PHILOSOPHER VEUT DIRE.....p71

1.1- La philosophie comme questionnement théorique.....p73

2.1- La philosophie comme sagesse pratique

CHAPITRE 2 : MARX : UN PHILOSOPHE CRITIQUE ET

REVOLUTIONNAIREp82

1.2- La philosophie comme « faire » : critique et révolution sociale chez
Marx.....p84

2.2- L'humanisme philosophique de K Marxp92

CONCLUSIONp97

BIBLIOGRAPHIE.....P102

INTRODUCTION

Karl Marx apparaît sans nul doute comme un penseur qui a radicalement révolutionné la pratique de la philosophie. Et nous essayerons de voir tout au long de ce travail pourquoi cette affirmation n'est pas sans fondements. Marx : ce nom fait immédiatement penser à beaucoup de choses. Au nom de Marx sont liés plusieurs notions ou concepts qui ont transcendé le temps et qui continuent encore de vivre silencieusement ou activement dans la conscience des hommes. Marx a été un révolutionnaire. Il a lutté toute sa vie pour l'avènement d'une société nouvelle en restant un penseur productif donc un théoricien de haut niveau.

Quel regard donc, ce docteur en philosophie porte-t-il sur cette discipline pratiquée depuis des siècles et qui est par excellence le terrain de la réflexion théorique et de la conceptualisation ?

Dans « *La position du marxisme dans le débat contemporain sur la mort de la philosophie* », Sémou Pathé Guéye écrit : « *Au fur et à mesure qu'ils (Marx et Engels) avancent dans la mise en place de leur vision du monde et de leur approche matérialistes des problèmes, la philosophie se voit affecter un coefficient négatif, le résultat final étant précisément son abolition définitive au profit de la « science »¹.* »

Il se voit clairement à travers cela, que pour Marx (et son ami Engels), la philosophie doit être abolie, supprimée, et une « science » doit être instaurée. Quelle « philosophie » il faut abolir et quelle « science » il faut instaurer ?

La position que défend Marx consiste à rompre avec toutes les philosophies idéalistes et spéculatives, celles qui se contentent de dissenter sur l'Être, ou encore comme c'est le cas avec Hegel de réduire la philosophie de l'histoire à l'histoire de la philosophie.

¹ Sémou Pathé Guéye : « la position du Marxisme dans le débat contemporain sur la mort de la philosophie » (thèse de doctorat d'Etat Paris I Sorbonne 1987) page 418

Dès lors, nous percevons chez Marx, les signes d'une critique de la philosophie.

Cette critique de la philosophie commence d'abord par démanteler tout le système idéaliste et des spéculations des philosophes allemands néo-hégéliens. Depuis Platon jusqu'à Hegel, l'Idée a été dans bien des cas, l'unique réalité.

La transformation sociale exige la rupture avec la philosophie telle qu'elle s'est pratiquée jusque là. Donc la philosophie que critique Marx, c'est la philosophie en tant que système « d'abstractions, prises en soi, détachées de l'histoire réelle² », abstractions qui n'ont « aucune valeur³ ».

Marx part de la philosophie hégélienne, il voit en elle l'achèvement de la philosophie classique : la philosophie a tout pensé et Hegel est le philosophe car il hérite d'une longue tradition philosophique. Dorénavant la vraie philosophie, c'est la réalisation de la philosophie : il faut réaliser la philosophie si on veut la supprimer.

C'est cette suppression de la philosophie par sa réalisation qui permet de passer de la spéculation à la praxis. Ce qui importe désormais pour Marx ce n'est pas d' « interpréter » uniquement le monde, mais de le « transformer ».

La thèse de Marx est qu'il faut analyser les conditions réelles du devenir historique pour comprendre à chaque époque la façon dont les hommes forgent des idées, des représentations du monde et d'eux même. Marx élabore ainsi une nouvelle conception de l'histoire qui a un caractère scientifique : le matérialisme historique. Marx inverse ainsi l'idéalisme en matérialisme mais garde la méthode dialectique en lui donnant un nouveau contenu et un nouveau sens.

Il est bon de préciser que Feuerbach a joué un rôle important dans le passage de Marx au matérialisme rigoureux même si son matérialisme à lui (Feuerbach) est semi-métaphysique donc pas tout à fait conséquent. Marx dégage cette idée féconde que le moteur de l'histoire, ce n'est pas la pensée mais

² Karl Marx : *L'idéologie Allemande*, Editions sociales, Paris 1971, page 51

³ *ibid*

la production des besoins humaines : « *le premier fait historique est donc la production des moyens permettant de satisfaire ces besoins.*⁴ » De ce fait la connaissance historique c'est la pensée ou l'interprétation du monde à partir de l'économie.

Une question cependant se pose à nous : Marx est-il vraiment philosophe ? Comment alors considérer un « philosophe » si critique envers la philosophie et qui fait du monde la seule réalité ?

Nous essayerons de voir si ce qualificatif de « philosophie » est applicable à celui-là qui mène la critique jusqu'à la révolution sociale.

Une précision de taille : si on parle de la critique de la philosophie chez Marx, on ne peut pas ignorer F. Engels, ami, compagnon et collaborateur de Marx. D'ailleurs c'est avec l'aide d'Engels que Marx compose les deux ouvrages les plus critiques à l'endroit la philosophie spéculative : La sainte Famille et L'Idéologie Allemande. La collaboration entre les deux hommes étaient tellement étroite, que André Piettre faisait noter : « *On le voit : Marx – et quand nous écrivons ce nom, c'est tout autant Engels que nous désignons*⁵ ».

Dans une première partie de ce travail, nous essayerons de voir comment Marx compte venir à l'assaut de la philosophie idéaliste et spéculative, en mettent complètement à nu l'idéalisme, en critiquant « l'idéologie » et en montrant l'inconséquence de la critique jeune hégélienne.

Et dans une seconde partie, il s'agit du passage de la spéculation à la praxis. Nous verrons comment de l'influence de Feuerbach (malgré le caractère semi métaphysique de son matérialisme), Marx jettera les bases du matérialisme dialectique et historique.

Et enfin dans une troisième partie, nous tenterons d'apporter des éléments de réponse à la question de savoir si Marx est philosophe. Nous commencerons par souci de méthode, par essayer comprendre ce que philosopher veut dire.

⁴ ibid p. 57

⁵ André Piettre : Marx et Marxisme, P.U.F, Paris 1973, page 19.

PREMIERE PARTIE :
A L'ASSAUT DE LA PHILOSOPHIE
IDEALISTE ET SPECULATIVE

L'entreprise marxienne de la critique de la philosophie suit à peu près un schéma méthodique. Marx, pour parvenir à la nouvelle science de l'histoire en vue d'une transformation radicale de la société, devrait indispensablement liquider la philosophie. Il est vrai que Marx n'a aucunement ménagé la philosophie quand il s'agit de faire prévaloir les exigences concrètes de la lutte des classes, mais la philosophie dont il est ici question, c'est cette philosophie complètement noyée dans l'élément idéaliste et incapable de s'abstraire de l'illusion d'une pensée autonome. Pour parvenir à bonne fin, il faudrait d'abord venir à bout de cette philosophie idéaliste et spéculative.

Pendant très longtemps, l'idéalisme semble dominer l'histoire de la pensée. Cette conception qui accordait le primat aux idées sur les choses et qui avait fini par engendrer des spéculations de toutes sortes n'était plus capable de montrer des preuves convaincantes et devrait faire l'objet d'une critique très sévère en vue de la dépasser. C'est ce qu'à compris Marx, et, c'est pourquoi, il déclare dès 1843 : « *notre rôle est de mettre complètement à nu l'ancien monde et de donner un sens positif au nouveau monde*¹ ».

Pour bien saisir le sens et la portée de la critique marxienne de la philosophie idéaliste et spéculative, nous verrons d'abord comment Marx compte mettre à nu l'idéalisme et à travers ce courant son Maître et prédécesseur immédiat Hegel, grande figure de la philosophie et qui symbolise l'idéalisme absolu car étant l'héritier d'une longue tradition.

Les spéculations ne s'arrêtent pas à Hegel, nous verrons comment ceux qu'on appelle « jeunes hégéliens » en Allemagne, qui voulant critiquer le système hégélien pour le dépasser, développent au contraire une critique inconséquente et restent eux aussi sur le terrain de la « pensée pure ». Il faut donc venir à bout de toute cette mystification. C'est en ce moment que nous apercevrons que le « dépassement » de la philosophie, devient une tâche plus que nécessaire pour jeter les bases de la praxis sociale.

¹ Lettre de Marx à Ruge (Arnold) septembre 1843. Marx Engels correspondances Editions sociales t1 p. 298

CHAPITRE 1 : L'IDEALISME MIS A NU

La critique marxienne de la philosophie consiste d'abord à « mettre à nu » l'idéalisme c'est-à-dire démanteler pièce par pièce toute cette construction qu'on appelle idéalisme qui, depuis Platon jusqu'à Hegel a acquis ses titres de noblesse. Précisions qu'être « idéaliste » en philosophie ne signifie pas, comme le langage ordinaire, avoir des idéaux très élevés. En ce sens tous les philosophes seraient idéalistes et cela n'aurait pas de sens d'en parler. En effet, tous les philosophes poursuivent des idéaux comme la vérité, le bien, la justice. En philosophe, être idéaliste est une position selon laquelle la connaissance provient de la contemplation des formes pures de l'esprit ou des raisons évidentes par elles mêmes. Bref les idéalistes croient que la véritable réalité est idéale et non matérielle et que la connaissance consiste à contempler ces idées vraies de toute éternité par la pensée, comme le souligne André Lalande : « *On entend actuellement par idéalisme la tendance philosophique qui consiste à ramener toute existence à la pensée, au sens le plus large du mot pensée²* ».

De ce fait pour saisir clairement le sens de la mise à nu de l'idéalisme, il nous a semblé plus judicieux de faire un rapide survol de l'histoire de l'idéalisme, de voir comment depuis Platon jusqu'à Hegel en passant par l'idéalisme allemand, à travers les systèmes de Kant, Fichte et Schelling, les idées et la « pensée pure » ont dominé les esprits et en quoi consiste réellement l'idéalisme et surtout l'idéalisme absolu de Hegel. Ce dernier nous intéresse à plusieurs titres. Car, comme le précise Jacques d'Hondt « *On remarque d'abord chez Hegel un idéalisme de routine, pli de l'esprit et de façon de parler,*

² André Lalande : Vocabulaire technique et critique de la philosophie - Référence Quadrige/PUF P43

empreinte laissée par une formation religieuse et par une longue fréquentation de la philosophie allemande³ »

C'est après ce rapide survol de l'idéalisme qu'on pourra voir comment s'opère le renversement de l'hégélianisme et de l'idéalisme en général, autrement dit, il s'agit d'assister à l'ébauche de la critique marxienne de l'idéologie.

1.1- de la philosophie idéaliste de Platon à l'idéalisme absolu de Hegel.

Quand on étudie la philosophie, on s'aperçoit rapidement de la diversité des points de vue. Mais, il ne faudrait pas penser qu'il y a autant de positions philosophiques que de philosophes. En effet les philosophes peuvent être regroupés en grandes tendances selon les similitudes de leurs points de vue sur certaines questions fondamentales de la philosophie.

Suivant cette lancée, nous pouvons dire de l'idéalisme qu'il serait une conception du monde qui place les idées au dessus de la réalité matérielle. L'idéalisme consiste aussi à affirmer que la pensée est la seule réalité immédiate, voire l'unique réalité.

Dès lors au cours de l'histoire de la philosophie et de la pensée d'une manière générale, beaucoup de penseurs ont fait de l'idée la réalité suprême. Le premier et le plus en vue serait Platon. Il a particulièrement élaboré une philosophie idéaliste dans laquelle il distingue le monde des idées du monde sensible. Il faut comprendre que chez Platon, le monde sensible ou terrestre est subordonné à un autre monde, celui des idées ou formes intelligibles, modèles de toute chose. Et au sommet de ce monde intelligible des idées se trouve l'idée du bien qui dépasse toutes les autres idées, et ce Bien se confond avec le divin. Le monde terrestre qui est celui du corps se caractérise selon Platon par le

³ Jacques D'hondt : Hegel : sa vie et son œuvre, avec un exposé de sa philosophie PUF, 1967, Collection « Sup – philosophy » P. 49

« devenir », « l'erreur », la « passion ». Le philosophe doit le fuir pour accéder au monde des idées. La vraie connaissance suppose « *envoyer promener le corps*⁴ ».

Cette ascension vers ce monde de la vérité et du Bien est ce que Platon appelle « dialectique ascendante ». En définitive, chez Platon, les idées saisies par la pensée ou la réflexion sont plus réelles et plus vraies que les objets que nous percevons par nos sens, c'est-à-dire les idées abstraites sont plus réelles que les choses concrètes.

Si nous quittons la philosophie antique, notamment à travers la figure emblématique de Platon, nous verrons aussi que l'idéalisme continue d'être la source qui alimente les bases des réflexions des philosophes même durant l'époque dite moderne. Et à travers celui que l'on considère comme l'un des premiers modernes : Descartes. Descartes, malgré les allures de rationaliste pratique est aussi idéaliste. En effet ce dernier prétend que c'est la chose pensante, l'esprit de l'homme qui est sa véritable nature et non son corps qui n'est que le véhicule matériel de l'esprit : « *je ne suis donc précisément parlant qu'une chose qui pense, c'est-à-dire un Esprit, un Entendement, ou une Raison*⁵ », avant d'ajuster un peu plus loin : « *je ne suis pas cet assemblage de membres, que l'on appelle le corps humain*⁶ ». Si Descartes, en affirmant qu'il est une chose vraie, et vraiment existante et puis s'interroge s'il n'est pas « *quelque chose de plus*⁷ », cela signifierait chez lui que prouver l'existence de l'esprit est plus facile que prouver l'existence du corps, donc du monde. Descartes a-t-il tendance à croire que la preuve strictement rationnelle du « je pense, donc je suis » est plus évidente par elle-même et se passe de toute preuve matérielle. Ainsi la leçon de Descartes est que, pour connaître soi et le monde, il ne faut surtout pas commencer par ce que nous donne l'expérience de l'homme,

⁴ Platon : Phédon, Œuvres complètes vol 1 (Gallimard 1989), P 776

⁵ Descartes, Méditations métaphysiques, II, édition Vrin, P 28

⁶ ibid

⁷ ibid

être animé et habitant du monde. Le rationalisme cartésien est aussi un idéalisme.

Lorsque l'on parle d'idéalisme absolu, on pense automatiquement à Hegel, mais, Berkeley a développé, lui aussi un certain idéalisme absolu c'est-à-dire une théorie ontologique qui se prononce sur la constitution du monde. Cette théorie affirme que tout ce qui existe est soit un esprit, soit une idée. Tout, y compris le soi disant monde extérieur est réductible à cela. Berkeley soutient que les choses que nous percevons, goûtons, sentons...ne sont rien d'autre que des perceptions. Ce que veut dire Berkeley, c'est que au delà des perceptions rien n'existe. Cet « au-delà », c'est bien sur la matière, c'est ce quelque chose d'extérieur à l'esprit qui accueille les différentes propriétés que je perçois.

Il s'agit à présent de voir le sens et le contenu de ce qui est convenu d'appeler « l'Idéalisme allemand ». « L'idéalisme allemand » est un mouvement de pensée distinctif, et qui cherche à exhiber l'unité philosophique commune entre les pensées de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Tous ces philosophes, prédécesseurs plus ou moins immédiats de Marx, ont développé des thèses idéalistes qui ont voulu amener une révolution, mais une révolution purement intellectuelle. Donc, c'est par une philosophie libératrice que l'Allemagne répond à l'oppression qui est son destin, par une pensée « *protestataire et dépassement, démolition et reconstruction*⁸ ». C'est ce qui pousse encore Henri Arvon à affirmer : « *comme le creux a un relief, la philosophie allemande, face à une réalité réfractaire et hostile, se taille un royaume de l'esprit, où entourée de normes et de valeurs qu'elle a instaurées en toute souveraineté, elle règne sans partage, elle s'installe dans une sphère d'irréalité*⁹ ».

Kant est considéré comme le fondateur de la philosophie classique allemande, idéaliste. Il apparaît comme celui qui a développé la notion de critique. La critique Kantienne a voulu assurer un fondement solide à la

⁸ Henri Aron : La philosophie allemande, Edition Seghers, Paris 1970, P. 9

⁹ *ibid*

connaissance. La critique telle que Kant la conçoit signifie délimiter, fixer les bornes de l'usage légitime de nos facultés de connaître. La raison éprouve une soif de connaître, c'est un désir inévitable par lequel elle engendre elle-même des antinomies. La raison s'imagine qu'elle peut connaître des objets transcendants à l'expérience : les noumènes. Or, la raison ne peut en réalité connaître que des objets sensibles : les phénomènes. Il faut alors, d'après Kant, trouver des solutions à ces illusions transcendantales pour mettre un terme aux conflits de la raison avec elle-même.

D'un autre côté, Kant appelle « idéalisme empirique » la doctrine qui déclare l'existence des objets dans l'espace, en dehors de nous, soit douteuse et indémontrable, soit fausse et impossible. Kant oppose à cet « idéalisme empirique » sa propre doctrine sous le nom « *d'idéalisme transcendantal* ». Il appelle « idéalisme transcendantal », dans La critique de la raison pure, la doctrine d'après laquelle nous considérons les phénomènes sans exception comme de simples représentations, non des choses en soi, et d'après laquelle temps et espace ne sont que des formes sensibles de notre intuition, non des déterminations données en elles-mêmes ou des conditions des objets en tant que choses en soi. En plus, même si chez Kant, la critique remplit une fonction de limitation, elle a aussi une utilité positive comme usage pratique : l'usage moral.

Après Kant, d'autres penseurs allemands vont continuer les réflexions et mener l'idéalisme vers des sommets plus élevés.

Fichte, que Schopenhauer appelait le « père de la philosophie moderne » allait s'efforcer de porter la philosophie transcendantale de Kant à un point de perfection systématique, mais il va partir de la conscience et développer génétiquement sa vérité. Le premier principe absolu en sa forme comme en son contenu est le Moi absolu. Le Moi constitue le « point suprême » de la philosophie transcendantale. Fichte a essayé de penser le sujet comme un pur agir conscient de soi : Le système de Fichte est appelé : « *l'idéalisme subjectif* » : il est idéalisme en ce sens qu'il fait de l'idéal le principe de toute

existence, il est subjectif en ce qu'il place cet idéal dans le sujet moral considéré comme absolu.

Schelling fut un des représentants de la philosophie de l'idéalisme allemand à l'époque du romantisme. Influencé par Kant et Fichte, il professa une philosophie de la nature dans son livre : Système de l'idéalisme transcendantal. Cet idéalisme dit « *objectif* » accorde à la nature une réalité équivalente à celle du Moi. Mais Schelling se détache progressivement de la doctrine de la science de Fichte. C'est la nature qui permet à Schelling de résoudre les problèmes de la conception fichtèenne du moi. Chez Fichte, l'idée d'une philosophie de la nature était impossible. La nature ne pouvait être qu'une limitation de la liberté du Moi.

Cette époque philosophique que constitue l'idéalisme allemand connaîtra son couronnement avec Hegel. Hegel est celui qui a marqué fortement la pensée allemande, la philosophie d'une manière générale. Hegel, « *l'un des cerveaux les plus athlétiques que le monde ait produit*¹⁰ », nourrissait l'ambition d'élaborer un système philosophique d'une telle envergure qu'il embrasserait les idées de ses prédécesseurs, tout en livrant le cadre conceptuel nécessaire à une compréhension philosophique du passé et de l'avenir. Une telle visée n'impliquait rien de moins qu'une explication complète de la réalité elle-même. C'est pourquoi pour Hegel, l'objet de la philosophie est la totalité de la réalité. Ainsi la pensée hégélienne voulait-elle être, elle aussi, une démonstration, un effort pour expliquer par la raison la totalité du réel. D'où la formule fameuse : « *ce qui est réel est rationnel* » (c'est –à dire que tout réel s'explique par la raison) et « *ce qui est rationnel est réel* » (ce qui signifie que tout ce qui est justifié par la raison devient tôt au tard réalité). Ce que Hegel appelle l'Absolu, ou Esprit absolu, c'est précisément cette réalité, en tant que totalité philosophique qui consiste à saisir le déploiement de l'Esprit. Ceci implique tout d'abord de mettre en jeu la structure rationnelle interne de l'Absolu, puis de

¹⁰ André Pièttre : Marx et Marxisme, P U F Paris 1973 P. 8

montrer comment il se manifeste dans la nature de l'histoire humaine : c'est la phénoménologie.

En résumé, on aperçoit que chez Hegel, l'idée a une place importante et un rôle déterminant. C'est ce qui le pousse à affirmer dans la science de la logique : « *l'idée est le vrai en et pour soi, l'unité absolue du concept et de l'objectivité*¹¹ ».

Hegel est aussi le penseur de la dialectique. La dialectique est cette puissance d'articulation. Elle est le nom du processus par lequel la loi générale de l'histoire (la raison qui la gouverne) prend en compte les éléments individuels et particuliers qu'elle régit. La dialectique est ce processus par lequel des contraires se trouvent dans une relation d'élaboration réciproque.

Malgré tant de nouveautés et tant d'efforts, Hegel demeure un pur idéaliste, comme d'ailleurs le remarque J. D'hondt, l'un des plus grands spécialistes de la philosophie hégélienne : « *Il (Hegel) est idéaliste .Il confond presque toujours l'idéalisme et dialectique. Celle-ci lui semble inconciliable avec des doctrines qu'il reprouve collectivement : le matérialisme, le réalisme, l'empirisme, le sensualisme*¹² ».

Hegel radicalise son idéalisme ; c'est lui même qui a choisi comme titre de son système : idéalisme absolu, et semble avoir comme mot d'ordre : la substance est sujet, c'est pourquoi conclut J. D'hondt : « *il reste bien un métaphysicien traditionnel*¹³ ».

On voit sans aucune difficulté que depuis l'antiquité avec Platon, jusqu'à Hegel, les idées ont dominé. Avec l'idéalisme allemand, une révolution s'est opérée dans la pensée allemande, mais une révolution purement intellectuelle. L'idéalisme allemand devenu coquille vide et creuse se tourne à l'inconsistance d'une pure idéologie.

¹¹ Hegel : la science de la logique, traduit et annoté par Bernard Bourgeois (Librairie philosophique J. vrin P. 446)

¹² Jacques d'hondt op. cit. P. 46

¹³ ibid P 48

2.1- Le renversement de l'hégélianisme et de l'idéalisme en générale : la critique de l'idéologie

Marx ne peut en aucune manière être d'accord avec cette conception idéaliste plusieurs fois séculaire. Il ne peut aussi être d'accord avec « *la critique de la représentation et de la spéculation illusoire entre le processus de sa formation et son résultat, figé ou aliéné dans la figure d'une idée abstraite d'une généralité vide*¹⁴ ».

De ce fait, Karl Marx s'attaquera d'une manière très virulente à toute la tradition idéaliste, l'idéalisme allemand en particulier et parmi ses représentants, celui qui incarnait l'idéalisme absolu, Hegel.

Marx prend aussitôt la critique hégélienne à contre pied. L'analyse de Marx consistera à dénoncer l'opération de fabrication qui caractérise la philosophie hégélienne comme toute autre philosophie idéaliste.

A partir de ce moment il devient donc clair qu'une véritable rupture se passe entre Marx et Hegel ou d'une manière générale entre Marx et l'idéalisme comme le souligne précisément Isabelle Garo : « *Cette rupture n'est pas seulement une sortie hors de la pensée d'entendement, mais se veut un abandon de la perspective de l'idéalisme dans son ensemble*¹⁵ ». Marx procédera à un approfondissement de la notion d'idéologie en étudiant des imaginaires sociaux et des représentations politiques en tant qu'elles sont à la fois fidèles et structurantes, expressives et actives.

Mais, qu'est ce que donc l'idéologie ? Ou bien, qu'est ce que Marx entend par « idéologie » ?

Selon Michel Lallement¹⁶, l'idéologie désigne initialement un mouvement philosophie qui prend corps en France, à compter de 1795 au sein de l'académie

¹⁴ Isabelle Garo, Marx, une critique de la philosophie Editions du seuil, collection points – Paris 2000 P 60

¹⁵ ibid

¹⁶ Michel Lallement : Histoire des idées sociologiques : des origines à Weber Edition Nathan 2001 P 84

des sciences morales. Toujours selon Lallement, c'est Antoine Destutt De Tracy, auteur des Eléments d'idéologie qui personnifie le mieux cette école « sans grands éclats¹⁷ ».

Marx emprunte ce terme d'idéologie et le dote d'une charge critique. En se référant au titre de l'ouvrage de Marx et d'Engels conçue comme critique de la philosophie spéculative : l'Idéologie Allemande, on comprend aisément que le mot « idéologie » n'est pas pris dans le sens de conception du monde propre à une classe et à une époque, mais dans celui de mystification de la réalité par la spéculation. Marx saisit donc l'idéologie comme système cohérent, non pas produit d'une liberté de pensée individuelle, mais contraignant par rapport aux individus, c'est qu'aussi l'idéologie est elle même un type de rapports entre les formes appartenant à une « structure sociale », elle dépend des conditions d'une classe déterminée. En effet, il se voit clairement qu'il existe bien des représentations trompeuses et pour Marx, la philosophie est une des principales officines de leur production.

En entreprenant donc la critique de l'idéalisme pour opérer un renversement qui donnera un nouveau départ au savoir en vue d'une transformation pratique de la réalité existante, Marx apparaît comme un penseur qui veut radicalement révolutionner la philosophie.

A Kant, il reconnaît d'avoir, par le biais de sa critique, pris en charge cette volonté d'émancipation qui était au cœur du projet des lumières. C'est ainsi que c'est bien à Kant surtout que Marx pensait lorsqu'il disait que les allemands avaient déjà leur révolution intellectuelle avant de réaliser leur révolution politique comme l'ont fait les français en 1789. Mais le legs de Hegel est plus évident. Selon Marx, Hegel a eu le mérite d'avoir réintégré la dialectique dans la pensée philosophique. Pour Marx, Hegel est le philosophe. Il a subi l'influence de Hegel, mais pour bâtir sa conception, il faut passer par la critique de la philosophie du maître.

¹⁷ ibid

Dans les systèmes philosophiques de cette époque foncièrement révolutionnaire, la révolution était présente mais uniquement consignée dans la forme de la pensée pure. De ce fait, le salut est à trouver hors de cet idéalisme impuissant.

En 1837, déjà étudiant à Berlin, Marx écrivait à son père : « *Partant de l'idéalisme, soit dit en passant, j'ai confronté et nourri avec ce que me fournissaient Kant et Fichte, je suis arrivé à chercher l'idée dans le réel lui même. Si les dieux avaient jadis habité au dessus de la terre, ils en étaient maintenant devenus le centre*¹⁸ » A partir de cette période les choses avaient commencé à être claires : la philosophie telle qu'elle s'est pratiquée jusqu'ici ne peut plus être une source crédible.

L'opposition à Hegel prend d'abord la forme d'un renversement matérialiste de l'idéalisme hégélien. Le matérialisme n'est rien d'autre qu'un renversement de l'idéalisme hégélien : au lieu que l'Esprit s'extériorise en un monde matériel, c'est le monde matériel qui s'intériorise en pensée. C'est pourquoi le matérialisme est un refus de l'idéalisme hégélien. Dans la post face au capital, Marx définit clairement la différence qui existe entre la méthode hégélienne et la sienne : « *Ma méthode dialectique, non seulement diffère par la base de la méthode hégélienne, mais en est l'exacte opposée. Pour Hegel, le mouvement de la pensée, qu'il personnifie sous le nom de l'idée est le démiurge de la réalité, laquelle n'est que la forme phénoménale de l'idée. Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme*¹⁹ ».

Nous percevons à travers les lignes que nous venons de citer, que Marx prend ses distances par rapport à Hegel et cette distance se traduit par une rupture dans la démarche. Nous comprendrons mieux cette différence de

¹⁸ Lettre de Marx à Heinrich Marx, 10 novembre 1837, Correspondances, éditions sociales, 1971 Vol 1 P 35

¹⁹ K Marx, post face du Capital, œuvres collection « La pléiade » Paris, Gallimard t.1 P 558

considérer la dialectique, lorsque nous aurons à voir les fondements du matérialisme dialectique.

De prime abord, nous pouvons constater que le thème de l'aliénation occupe une place importante dans les travaux du jeune Marx. Et Marx exprime d'emblée un désaccord total avec Hegel concernant l'aliénation. Selon Marx, l'histoire de l'aliénation jusqu'ici n'a été que l'histoire abstraite. Voyons comment il l'exprime : « *toute l'histoire de l'aliénation et de toute la reprise de cette aliénation ne sont donc que l'histoire de la production de la pensée abstraite, c'est à dire absolue, de la pensée logique, spéculative*²⁰. » Ceci montre l'inconséquence de la critique de l'aliénation antérieure. Hegel avait pris la richesse, le pouvoir de l'Etat comme des êtres aliénés à l'être humain, mais ce ne sont que des êtres idéaux.

Si nous abordons la question politique, nous trouverons une réfutation du mode de déroulement de la pensée hégélienne, qui est considérée par Marx comme une mystification logique. La formule essentielle sur laquelle Marx exprime son opinion est la suivante : Hegel renverse le rapport du sujet au prédicat ou attribut : « *ce qui est important, c'est que Hegel fait partout de l'idée le sujet, et du sujet réel proprement dit, tel que la « disposition politique », le prédicat. Mais le développement s'effectue toujours du côté du prédicat*²¹ ». C'est ce renversement, qui constitue selon Marx, mystère, mystique et mystification de la philosophie idéaliste. L'histoire ne finit pas avec l'Etat moderne. La réalisation du vrai et de la connaissance inventera révolutionnairement des formes nouvelles. L'Etat n'est plus cette puissance comme chez Hegel, il n'est plus le réceptacle de la réalisation de l'Idée et de la pensée. Henri Lefebvre exprime bien cette différence de perception quand il écrit : « *La réalisation pratique de la pensée s'accomplit d'après Hegel dans et*

²⁰ K. Marx : Economie politique et philosophie (Manuscrits de 1844) in Ouvres philosophiques Edition champ libre Paris, 1981, P 33

²¹ K. Marx : critique de la philosophie de l'Etat de Hegel, ibid P 382

par l'Etat, alors que pour Marx, seule une révolution théorique et pratique permettra d'aller vers cet accompagnement dans le social²². »

C'est pourquoi, pour Hegel, la réalité vraie est déjà là, pour Marx, elle n'est que possible. Dans la même perspective, Marx critique la façon hégélienne de réfléchir sur le travail. En affirmant que « *le seul travail que Hegel connaisse et reconnaisse, c'est le travail spirituel abstrait²³* », Marx montre que si Hegel parle du travail, c'est pour spéculer sur un travail abstrait parce qu'il le conçoit comme l'être.

A considérer aussi la perspective historique, nous voyons qu'un fossé s'est creusé entre Hegel et Marx. Hegel fait de l'Esprit absolu l'élément déterminant de l'histoire, il accède à une cette conception en détachant dans chaque période historique, les idées dominantes des classes dirigeantes qui les conçoivent dans des conditions économiques et sociales déterminées, ce qui lui permet de donner à ces idées un caractère absolu et de faire d'elles l'expression du développement de l'Esprit du monde. Ceci constitue la base de la conception idéaliste de l'histoire de Hegel, Marx qui a fait de la lutte des classes, le moteur de l'histoire, rejette cette conception idéaliste. Nous le verrons plus loin lorsqu'il s'agira d'aborder la question de la nouvelle science de l'histoire : le matérialisme historique.

La critique marxienne de la philosophie qui est d'une certaine manière une critique de l'idéologie consiste tout à la fois à chercher pourquoi la conscience théorique est à l'envers et pourquoi le monde est à l'envers. La critique est simultanément une critique de la réalité et de la conscience que les hommes en prennent. Dès lors, la critique de la religion apparaît pour Marx comme une chose primordiale. C'est pourquoi il affirme : « *la critique de la religion est la condition de toute critique²⁴*. » Il faut commencer par la critique de la religion si l'on veut venir à bout de l'idéologie en vue de rétablir la réalité.

²² Henri Lefebvre : une pensée devenue monde, Edition Fayard 1980, P.129

²³ Karl Marx : Economie politique et philosophie op cit p 43

²⁴ Karl Marx : Contribution à la critique de la « philosophie du Droit de Hegel, ibid P 59

La pensée de Marx est certainement partie d'une critique ou d'une négation de la religion, c'est pourquoi, constate Raymond Aron : « *l'athéisme n'est pas un élément surajouté au marxisme de Marx, c'en est un élément intrinsèque, l'inspiration profonde*²⁵ » La religion apparaît comme la conscience fautive d'un monde faux. La fausseté de la religion a pour origine la fausseté du monde réel. Cela signifie que c'est parce que l'homme ne réalise pas la vérité de son être dans le monde réel, qu'il projette cet être dans les représentations fantastiques de la religion. Marx le clarifie à travers le passage suivant : « *la misère religieuse est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple*²⁶ ». La religion est « l'opium du peuple », cette expression très célèbre signifie qu'avec la religion, on fait croire au peuple que son malheur sur terre est un bien et une promesse de salut. La religion est une construction de l'esprit dont le but apparent est de dire le sens de la vie, mais dont la fonction réelle est de masquer une situation intolérable.

Il faut donc nécessairement combattre la racine de l'idéologie. Mais à présent, analysons davantage. On se rappelle en effet que pour Marx et Engels, et c'est en cela qu'ils soient matérialistes, ce n'est pas la pensée ou la superstructure qui détermine la réalité ou l'infrastructure mais l'inverse. Or, dans l'idéologie, précise Marx : « *les hommes et leurs rapports nous apparaissent la tête en bas comme dans une caméra obscura*²⁷ ». L'idéologie donc « renverse » la réalité et se faisant en fausse la perception, c'est à dire nous donne une image falsifiée, déformée de celle-ci. C'est de ce point de vue que l'on peut opposer, comme cela a été d'ailleurs fait chez Althusser, l'idéologie à la science de la même manière que le faux peut –être opposé au vrai, l'illusion à

²⁵ Raymond Aron : *Le Marxisme de Marx* Editions De Fallois, Barcelone 2004

²⁶ Karl Marx *Introduction, Contribution à la critique de « la philosophie du droit Hegel*, op. cit. P59

²⁷ Karl Marx *Idéologie Allemand* Op cit. P 50-51

la réalité. Voici comment Althusser l'exprime dans pour Marx : « *disons que l'idéologie comme système de représentations se distingue de la science en ce que la fonction- pratico sociale l'emporte sur la fonction théorique (ou fonction de connaissance*²⁸ » Marx ajoute qu'un tel renversement n'est pas arbitraire. En effet, c'est un phénomène qui chez les hommes « *découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur le rétine découle de son processus de vie directement physique*²⁹ ».

La nécessité de l'idéologie en tant que représentation falsifiée de la réalité s'inscrit dans les conditions concrètes de production en vigueur dans la société : prenons comme exemple la société moderne qui repose sur le mode de production capitaliste caractérisé par l'appropriation des moyens de production et d'échange. La société se divise ainsi en deux classes antagonistes : la bourgeoisie qui s'enrichit de plus en plus car détenant les leviers de l'économie et le prolétariat, la classe pauvre et exploitée. Le rôle de l'idéologie dans ce cas, c'est d'empêcher la classe exploitée de prendre conscience des causes de cette situation et de se révolter. C'est pour cela que la bourgeoisie va produire et répandre massivement dans la société l'idéologie selon laquelle la richesse des uns et la pauvreté des autres ne sont que la juste rançon de leurs mérites respectifs et que ceci relève de l'ordre normal des choses.

L'idéologie ayant une fonction de classe, donc, comme le dit Marx : « *les pensées de la classe dominante sont aussi à toutes les époques les pensées dominantes*³⁰ » parce que la classe qui contrôle les moyens de production, contrôle aussi les principaux moyens de formation et de diffusion des idées. Quelque soit son importance la critique purement théorique reste insuffisante et dérisoire si elle ne débouche pas sur une action pratique. La critique marxienne par contre a des visées pratiques car à travers la démystification de l'idéologie, un pas important est franchi : en révélant ce qui cache derrière l'idéologie, on

²⁸ L. Althusser : Pour Marx Edition Maspero 1965 p.238

²⁹ K. Marx L'Ideologie Allemande P. 50 - 51

³⁰ ibid P. 75

permet aux hommes d'avoir une connaissance plus exacte de la réalité, ce qui constitue une condition absolument nécessaire pour la transformation de celle-ci, ce que la critique antérieure était incapable de faire. C'est ce qui justifie ces propos de Marx : « *Il est évident que l'arme de la critique ne saurait remplacer la critique des armes, la force matérielle ne peut être abattue que par la force matérielle*³¹ ». La métaphore de « l'arme de la critique » renvoie ici à cette critique purement intellectuelle.

En définitive, à travers le renversement de l'hégélianisme et de l'idéalisme en général, Marx engage une critique de la philosophie. L'idéalisme qui depuis Platon jusqu'à Hegel, a demeuré une conception qui a connu des développements considérables par le biais des philosophes qui, d'une manière ou d'une autre, ont fait de l'idée la réalité suprême. Hegel, prédécesseur et maître de Marx, qui croyait avoir achevé la philosophie, reçu sévèrement les critiques du disciple devenu révolutionnaire. Cependant, nous remarquons avec Roger Verneau³², de même qu'il y a une philosophie poste-kantienne, il y a une philosophie poste hégélienne, car le puissant génie de Hegel a créé des remous. D'ailleurs L'idéologie Allemande avait été tout d'abord conçue comme une critique de la philosophie spéculative poste hégélienne. Les jeunes hégéliens ou hégéliens de gauche, malgré leurs allures de philosophes critiques, restent eux aussi dans la sphère de la pensée pure. Dès lors, nous percevons que la critique de l'idéologie est adressée en partie à ces jeunes hégéliens qui, même s'ils pensent dépasser Hegel, se confinent dans une critique inconséquente. La critique des idées n'est pas abandonnée c'est pourquoi : « *la notion d'idéologie apparaît alors, dit Isabelle Garo, bien plus comme une étape de la recherche que comme le dernier mot de Marx concernant la place des idées*³³ ».

³¹ Karl Marx : Introduction à la critique de « la philosophie du droit de Hegel, op cit P 65

³² Roger Verneau : Histoire de la philosophie contemporaine Edition Beauchesne Paris 1987 P5

³³ Isabelle Garo op. Cit P80

CHAPITRE 2 : LES SPECULATIONS DES JEUNES HEGELIENS ET LEURS FAIBLESSES

Hegel a été un penseur dont les idées ont longtemps marqué les esprits. Mais jusque après la mort de Hegel, l'hégélianisme qui occupait le devant de la scène philosophique allemande entre dans une phase de décomposition. On assiste à un affrontement entre une « droite » et une « gauche » hégélienne. La droite (les « vieux hégéliens »), s'attachent à maintenir l'orthodoxie du système, la gauche (« jeunes hégéliens ») procèdent à son inversion. Marx fréquenta d'ailleurs ce groupe de jeunes hégéliens qui, en rupture de ban avec l'orthodoxie hégélienne, milite pour l'émancipation politique par l'émancipation de l'esprit.

Cependant le compagnonnage de Marx avec ces philosophes ne sera que de courte durée, car il s'apercevra avec l'aide d'Engels que cette critique aux allures révolutionnaires de ces hégéliens de gauche, n'allait pas jusqu'au bout de la pratique sociale. Les jeunes hégéliens ont mené beaucoup de combats, mais se désole Marx, car : « *Tout cela se serait passé dans le domaine de la pensée pure*³⁴ ». Marx, en compagnie d'Engels, s'attachera à montrer les faiblesses des spéculations du « *club des docteurs*³⁵ », non sans préciser que parmi ces derniers, seul Feuerbach mérite d'être moins maltraité car plus conséquent.

1.2- Le cercle des jeunes hégéliens

Les jeunes hégéliens sont convaincus que les idées peuvent changer le monde réel. Le groupe qu'ils forment nourrit un projet commun : faire advenir la philosophie dans la réalité vivante. Même si ces penseurs continuent toujours de se servir de concepts philosophiques dans le cadre de leurs critiques, ils sont tout de même animés par un certain réalisme. Ils pensent à une émancipation

³⁴ K *Idéologie Allemande* Op. Cit P. 41

³⁵ Le groupe des jeunes hégéliens s'appelait aussi : le « club des docteurs »

très prochaine. Ils rêvent encore de lier le « cœur français » c'est à dire le socialisme français à la « tête allemande » c'est à dire la philosophie allemande. D'ailleurs, Engels le reconnaît, quand parlant des jeunes hégéliens dans Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande, il dit « *on continue encore à mener la lutte à l'aide d'armes philosophiques, mais non plus, cette fois, pour des buts philosophiques abstraits ; il s'agissait carrément de la destruction de la religion traditionnelle et de l'Etat existant*³⁶ » La question des relations entre l'Etat et la religion était centrale donc dans toutes les polémiques des hégéliens de gauche en raison de l'équivoque des expressions employées par Hegel. Ainsi l'enjeu principal était la religion et la politique.

A cette époque, comme il n'était pas aisé de s'attaquer au politique sans difficultés, car restant « un domaine très épineux³⁷ », la lutte principale fut menée contre la religion. Selon Raymond Aron, on peut faire tourner les querelles des jeunes hégéliens autour de l'interprétation de cette formule : « religion et philosophie ont même contenu, mais la formule est autre ». Cela signifie que religion et philosophie ont le même contenu intellectuel, le même ensemble de propositions, mais que la religion présente ces contenus sous forme d'intuition, soit de représentation sensible, cependant que la philosophie seule fait accéder ce contenu de la religion à la forme conceptuelle c'est à dire la seule forme véritablement rationnelle.

Le premier moment critique du système hégélien et de la religion fut l'œuvre de David Strauss, qui dans son livre la vie de Jésus, montrait, en se fondant sur une analyse philosophique, que le récit des Evangiles recelait plusieurs contradictions et ne pouvait être considéré comme crédible du simple point de vue historique. Le christ non seulement n'a pas existé mais n'est qu'une invention mythique du peuple juif. Cette conclusion allait à l'encontre non

³⁶ F Engels : Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande Edition du progrès Moscou 1979
P 19

³⁷ ibid

seulement des enseignements de l'Eglise, mais encore de la philosophie hégélienne de la religion.

Loin d'être une manifestation et même une automanifestation de l'Esprit absolu, la religion ne serait que le fruit de l'imagination humaine.

De son côté, Bruno Bauer soumet la critique religieuse aux exigences de la réflexion philosophique, car il est doté d'un tempérament spéculatif. Bauer cherche à prouver que c'est l'auteur du second Evangile qui a imaginé la messianité de Jésus – Christ. Il montre par la suite que la divinité de Jésus – Christ est une invention ultérieure de l'auteur du quatrième évangile.

De l'autre côté, Feuerbach ne s'interroge pas quant à lui sur la véracité du message biblique. Dans L'Essence du Christianisme, il essaie de comprendre la signification de la conscience religieuse en générale. La critique religieuse de Feuerbach est inspirée et orientée par la notion de l'aliénation, notion que Marx développera amplement.

Chez Marx Stirner, de son vrai nom Kaspar Schmidt, l'aliénation dépasse le domaine religieux, elle englobe toutes les puissances qui ne sont pas directement issues de l'individu. Dans son œuvre : l'Unique et sa propriété, Stirner valorise à l'extrême le « moi », la jouissance personnelle au mépris de toute autre valeur, il en appelle à une société d'égoïstes, où les rapports entre individus seraient entièrement libres et volontaires.

Il ressort clairement de l'analyse des positions des jeunes hégéliens, que tous critiquent la religion et combattent toute puissance supérieure, comme le remarque si bien Raymond Aron : « *Tous ces hégéliens de gauche sont, d'une façon ou d'une autre, athées et tous, d'une façon ou d'une autre font la critique de la religion*³⁸ ».

Malgré, qu'à cette époque, la politique soit un « domaine très épineux », les arguments des jeunes hégéliens ont eu de temps en temps une portée pratique et sociale. Ainsi Moss Hess applique t-il le schéma Feuerbachien au domaine

³⁸ Raymond Aron : op. cit P 98

économique. Selon lui, l'argent, « ce Dieu de la société moderne » est l'expression la plus pure de l'aliénation capitaliste.

L'autre remarque, c'est qu'aussi la gauche hégélienne mutile la dialectique hégélienne afin de la rendre encore plus tranchante ; elle prive l'aliénation de son caractère objectivant, alors que Hegel accorde à celle-ci un rôle nécessaire et, en dépit des souffrances qu'elle entraîne, elle a un effet bien-faisant puisque la prise de conscience n'est possible qu'à ce prix. La gauche hégélienne ne retient que le côté négatif de l'aliénation.

Le but de la gauche hégélienne est de libérer l'homme de toutes les oppressions « aliénantes ». Va-t-elle y arriver par la simple philosophie spéculative ? En considérant les multiples reproches que Marx adresse à ses anciens compagnons, nous sommes tentés de répondre par la négative.

La notion de « critique » était utilisée par tous les jeunes hégéliens, qui à travers leurs querelles essayaient de définir la vraie critique. Marx se sépare des autres hégéliens de gauche par le fait que pour lui, la critique ne saurait se limiter à la critique purement intellectuelle. Le reproche capital qu'il faisait à ces inconséquents philosophes, c'est de ne jamais s'être posé la question de savoir : « *quel était le lien entre la philosophie allemande et la réalité allemande, le lien entre leur critique et leur propre milieu matériel*³⁹ ». D'ailleurs c'est en réaction critique et explicite à ses anciens amis hégéliens de gauche que Marx publie avec Engels en 1845 La sainte Famille, puis un an plus tard, L'Idéologie allemande.

C'est à partir de ce moment que Marx prendra un nouveau départ car, il décide avec Engels de se séparer de tout ce lourd fardeau du passé comme il l'affirmera plus tard dans la préface à la Contribution à la critique de l'Economie politique : « *Nous résolûmes (Engels et moi) de travailler en commun à dégager l'antagonisme existant entre notre manière de voir et la*

³⁹ K. Marx : Idéologie Allemande op. cit. P 44

conception idéologique de la philosophie allemande, en fait de régler nos comptes avec notre conscience philosophique d'autrefois⁴⁰ ».

2.2- L'inconséquence de la critique jeune hégélienne selon Marx

Marx, plus que jamais résolu à liquider l'ancienne philosophie, ne pouvait pas être tendre avec les jeunes hégéliens qui, croyant avoir apporté une révolution sans précédente, n'étaient en réalité que les auteurs d'une critique inconséquence car n'allant pas jusqu'au bout, une critique qui renferme une profonde lacune que l'on cherche à combler pas des moyens artificiels.

Marx, avec l'aide d'Engels, attaquera virulemment ces philosophes notamment Bruno Bauer et Marx Stirner avec des expressions très péjoratives : Marx et Engels les qualifieront « *d'industriels de la philosophie⁴¹* », leur méthode de « *charlatanerie philosophique⁴²* » et leurs projets de « *rêves innocents et puérils⁴³* ».

Bruno Bauer (que Marx et Engels nomment Saint Bruno) est critiqué essentiellement parce qu'il confond la libération de la conscience avec la libération de l'homme et parce qu'il se soucie uniquement de libérer la conscience de soi des fausses idées.

En ce qui concerne Marx Stirner (Saint Marx), il mérite les critiques de Marx et d'Engels parce que son ouvrage L'unique et sa propriété a conduit à l'anarchisme absolu.

Le constat de Marx est tout à fait amer car, il a remarqué que malgré tant d'énergie dépensée par ces philosophes pour changer l'ordre des choses en amenant une révolution par le biais de la critique, la réalité reste la même. Et la réalité restera toujours la même tant que la critique sera tout simplement

⁴⁰ K. Marx : Contribution à la critique de l'Economie politique : Marx, Engel, Œuvres choisies 1974, Edition du progrès p . 520

⁴¹ K. Marx : Idéologie Allemande P. 42

⁴² ibid

⁴³ ibid p 39

intellectuelle. Voici comment Marx formule ce constat : « *Même dans ses tous derniers efforts, la critique allemande n'a pas quitté le terrain de la philosophie*⁴⁴. » Il demeure impossible voire illusoire de venir au bout de toutes les aliénations avec des armes philosophiques idéalistes et spéculatives.

En plus, Marx était préoccupé par l'idée de rétablir la vérité en montrant au peuple que tout ce qui brille n'est pas de l'or, autrement dit, il s'agit de faire comprendre que derrière les allures révolutionnaires des philosophes jeunes hégéliens, se cache une grande tare consistant à ignorer le monde réel, la base du vécu quotidien des hommes, bref la tare consiste à ignorer la pratique au profit de la simple spéculation. C'est ce qui le conduit à vouloir « *démasquer ces moutons qui se prennent et qu'on prend pour des loups, de montrer que leurs bêlements ne font que répéter dans un langage philosophique les représentations des bourgeois allemands et que les fanfaronnades de ces commentaires philosophiques ne font que refléter la dérisoire pauvreté de la réalité allemande*⁴⁵ ».

La critique jeune hégélienne est aussi inconséquente car elle se limite tout simplement comme le remarque Marx, à la critique des représentations religieuses. Le simple fait de critiquer les représentations religieuses ne peut pas changer le réel. Il fallait pousser la critique jusqu'au bout.

Marx, il est vrai, partage avec les jeunes hégéliens le désir de libérer l'esprit humain de l'illusion religieuse mais sa façon de procéder est plus conséquente : pour faire disparaître les illusions, il faut supprimer l'état qui a besoin d'illusions. Déjà les failles de la critique jeune hégélienne apparaît à travers leurs différentes positions car tous s'accusent réciproquement de n'avoir pas mené jusqu'au bout leur critique de la religion.

⁴⁴ ibid p 43

⁴⁵ ibid P 39

Bruno Bauer qui voulait délivrer la conscience humaine de la prison chrétienne, laissait la réalité se débrouiller toute seule. Ce qu'il fallait avant tout, c'était de libérer la conscience par la critique, d'où, chez Bauer, une critique qui reste théologique, c'est-à-dire comme Marx le lui a reproché ensuite, n'allant pas jusqu'à l'essentiel qui aurait consisté à libérer tout à la fois la conscience et la réalité. Il faut toujours garder dans l'esprit que le thème central de la critique marxiste est que l'on ne peut libérer la conscience de ses illusions qu'en libérant la réalité elle-même de sa fausseté.

Marx ne se borne pas à affirmer que c'est l'homme social et historique qui crée la religion. Il combine la critique des représentations religieuses avec la critique de la réalité sociale qui fait surgir les illusions. Marx voit toujours au-delà, c'est pourquoi, à l'avis de l'auteur du Marxisme de Marx, *« il est meilleur philosophe que tous les autres néo-hégéliens⁴⁶ »*

Au demeurant, ce qui montre encore que la critique jeune hégélienne est inconséquente, c'est sa dépendance à Hegel. Ces jeunes hégéliens, comme animés d'un sentiment de révolte, voulaient démanteler le système hégélien. Mais sous divers points de vue, ils restent quoique qu'inconsciemment prisonniers du système du Maître. Ils ne sont jamais parvenus à démanteler ce système. Ils ne font que des critiques partielles et non des critiques d'ensemble : *« cette dépendance à Hegel est la raison pour laquelle vous ne trouverez pas un seul de ces modernes critiques qui ait tenté de faire une critique d'ensemble du système hégélien, bien que chacun jure avec force qu'il a dépassé Hegel⁴⁷. »* Ceci montre que ces idéologues de l'école hégélienne sont des grands conservateurs en dépit de leurs « phrases pompeuses » qui disent-ils « bouleversent le nombre ». Leur critique du système hégélien consiste à prendre un élément du système et de l'opposer à l'autre.

⁴⁶ Raymond Aron. Op. cit P 98

⁴⁷ Karl Marx, Idéologie Allemande, op. Cit

Marx reproche à Stirner, comme d'ailleurs à Feuerbach de ne pas tenir compte du rôle de la praxis, de l'activité productrice de l'homme. Stirner accentue la subjectivisation de l'idée absolue hégélienne, en réduisant l'homme au Moi conçu dans son unicité absolue et en ramenant toute l'histoire à l'activité de ce moi.

Concernant la critique de la politique et de l'Etat, les jeunes hégéliens en sont restés à une définition naïve et strictement spéculative. Tandis que pour Marx, l'Etat n'est pas la résolution dialectique des conflits réels mais une abstraction du monde réel qui en déguise les contradictions objectives, les jeunes hégéliens, Bauer surtout, persistent à voir l'aliénation comme le fondement de la domination politique. Bauer entre dans des confusions énormes qui risquent de brouiller la vue et empêchent pour la même occasion toute vraie émancipation.

Alors que chez Marx, la question des rapports de l'émancipation et de la religion devient la question des rapports de l'émancipation politique et de l'émancipation humaine, Bauer lui « *confond l'émancipation politique avec l'émancipation humaine*⁴⁸ ».

Nous voyons nettement que si Marx est très critique envers ces philosophes de la gauche hégélienne, c'est parce qu'ils ne considèrent pas les hommes dans leurs activités productives et dans leurs rapports sociaux, mais à peu près uniquement dans leurs rapports spirituelles. Ils réduisent l'homme à une abstraction, à la conscience de soi comme Bruno Bauer ou au Moi comme Stirner. Voilà ce qui explique le caractère métaphysique de leurs spéculations, spéculations qui se réduisent à une jonglerie avec des abstractions, jonglerie qui aboutit elle même à une pure et simple phraséologie.

Les jeunes hégéliens ont voulu dépasser Hegel par le biais de la critique, mais les « armes » qu'ils utilisaient étaient incapables de venir à bout de l'œuvre

⁴⁸ K. Marx : la Sainte Famille, œuvres philosophiques, Editions champ libre Paris 1981. P214

puissante de Hegel. Ils ont oublié comme l'a remarqué Engels « *qu'on ne vient pas à bout d'une philosophie en se contentant de la déclarer fausse*⁴⁹ ».

Alors que les jeunes hégéliens, restés à l'écart de la lutte concrète, vont se perdrent de plus en plus dans la critique abstraite, faisant ainsi revenir la critique absolue en son point de départ, les problèmes politiques qui s'imposent à Marx vont l'amener à reposer sur des bases réelles toute la philosophie. C'est ce qui l'amène à s'emparer de la critique, car, comme il le remarque dans La sainte Famille : « *revenue à son point de départ, la critique absolu a terminé le cycle spéculatif et sa propre existence. Son mouvement ultérieur n'est qu'une pure circulation en elle même, supérieur à tout intérêt vulgaire, donc sans aucun intérêt pour la masse*⁵⁰. » C'est ce qui a obligé Marx à mener toute cette lutte qui lui a conduit à faire du critère de la pratique la pierre de touche de toute chose et à préparer ce bouleversement de toute la philosophie passée.

Aux yeux de Marx, Hegel est le dernier philosophe, il est le philosophe car, il résume la totalité des systèmes du passé, non seulement de l'idéalisme allemand depuis Kant, mais de toute la philosophie idéaliste depuis Platon. Après lui, ce qui reste à faire, ce n'est pas de continuer à philosopher en essayant de construire un nouveau système, mais de « dépasser la philosophie. » Que signifie dépasser la philosophie ? Marx constate que la philosophie achevée c'est la philosophie de Hegel. Or, la réalité allemande est en retard sur la modernité qui a trouvé son expression en France et en Angleterre. L'Allemagne n'est contemporaine de son temps que par la philosophie, mais cette philosophie a non seulement pensé la révolution française et la modernité, mais aussi elle a pensé ce qui vient après et ce qui n'est pas encore réalisé, bref la philosophie a tout pensé. Il faut donc réaliser ce qu'elle a pensé et pour le réaliser il faut la dépasser. Si l'on veut supprimer la philosophie, il faut transformer par la

⁴⁹ F. Engels op. Cit. P.22

⁵⁰ K. Marx : La Sainte Famille op. cit P 256

pratique ce qu'elle a déjà pensé. C'est ce que voulait dire Marx quand il écrivait : « *Vous ne pouvez pas supprimer la philosophie sans la réaliser*⁵¹ ».

Même dans le vocabulaire hégélien, dépasser signifie à la fois supprimer et conserver. Or, ce qui caractérise la philosophie en général, comme attitude globale de l'homme, c'est qu'elle est un effort de pensée théorique ou spéculative. Dépasser la spéculation, ce sera donc la « réaliser » par l'action.

Dans l'Anti-Dühring, Engels parle de la philosophie à la fois surmontée et conservée, « *surmontée dans sa forme, conservée dans son contenu réel*⁵² ». Cela voudrait dire que la philosophie est supprimée en tant qu'activité purement spéculative, et elle est conservée en tant qu'âme de l'activité pratique. Telle est l'intention de Marx : non pas contempler mais agir, et subordonner la pensée à l'action. C'est ce qu'exprime la onzième thèse sur Feuerbach : « *Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, mais il s'agit de le transformer*⁵³ ».

Cette thèse loin de signifier que la théorie ne sert à rien et que seule compte la pratique, veut seulement dire que le lieu où s'effectuait l'ancienne philosophie ne pouvait nullement la permettre de remettre en cause l'état des choses existants. A travers ceci, nous pouvons percevoir que chez Marx, la philosophie ne doit pas sortir du monde et que si elle est bien pratiquée, elle peut fournir du positif. C'est ce qui a poussé Sémou Pathé Gueye à affirmer : « *Une idée qui ne cesse de se préciser et de s'affirmer comme essentielle dans la conception marxiste de la philosophie. Cette idée, c'est que la philosophie fait partie du monde et doit par conséquent s'ouvrir à ses réalités, en sortant du cercle clos de la pensée pure*⁵⁴ ».

Maintenant que Marx a liquidé l'ancienne philosophie par des assauts répétés sur la philosophie idéaliste et spéculative, l'auteur du Capital peut jeter

⁵¹ Karl Marx : Contribution à la critique de la « philosophie du droit » de Hegel : Introduction op Cit. P. 64

⁵² F. Engels: Anti-Dühring Editions sociales Paris 1971 P 167

⁵³ K. Marx : Idéologie Allemande op ci. P34

⁵⁴ Sémou Pathé Guèye op. Cit. P. 405

les bases de sa conception de l'histoire et des choses. Il s'agit maintenant de passer de la spéculation à la praxis en analysant objectivement le réel, en faisant du matérialisme et de la dialectique les bases de la nouvelle science de l'histoire.

DEUXIEME PARTIE :
DE LA SPECULATION A LA PRAXIS

Après avoir montré toutes les faiblesses de l'ancienne philosophie, c'est à dire la philosophie purement idéaliste et spéculative, l'entreprise marxienne de la critique se contentera aussi de proposer du nouveau. D'ailleurs n'est-ce pas aussi ce nouveau qui exigeait la critique radicale de la philosophie ?

Marx, dans l'élaboration de sa pensée qui a des visées très pratiques et utilitaires, en était arrivé à croire non sans fondements, que les idées seulement étaient incapables de changer la marche du monde. Quelque soit la pertinence des idées, elles restent inefficaces si elles ne sont pas accompagnées d'une force pratique. Dans la Sainte Famille, on peut lire sous la plume de Marx : « *Les idées ne peuvent jamais mener au-delà d'un ancien état du monde ; elles peuvent seulement mener au delà des idées de l'ancien état du monde, les idées ne peuvent rien réaliser. Pour réaliser les idées, il faut des hommes qui mettent en œuvre une force pratique¹* ».

A partir de ce moment, il devient clair que dans la pensée de Marx, la pratique reste la seule force capable de changer le monde.

Une nouvelle conception positive du monde s'impose. La philosophie étant terminée avec Hegel, maintenant la nouvelle conception partira de la pensée ou plus précisément de la méthode hégélienne, révisée et revue pour aller à la conquête du nouveau monde. Voici, comment d'après Engels, Hegel conduit à la conception positive du monde : « *c'est avec Hegel que se termine d'une façon générale la philosophie, d'une part parce que dans son système, il en résume de façon grandiose tout le développement, et d'autre part, parce qu'il montre, quoique inconsciemment le chemin qui mène hors de ce « labyrinthe des systèmes », à la connaissance positive du monde²* ».

Si Marx rejette le système hégélien, il conserve quelque part la méthode : la dialectique, en la dégageant de son enveloppe mystique. Pour Hegel,

¹ K. Marx : La Sainte Famille, œuvres philosophiques, éditions champ Libre, paris 1981 vol 1

² F. Engels : Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande, Editions du progrès 1979

d'ailleurs, la dialectique n'est pas seulement une méthode mais plutôt une phénoménologie, alors que pour Marx, l'introduction de la pratique transforme la dialectique en méthode concrète, efficace. L'articulation de la dialectique et du matérialisme sera le pilier de la nouvelle conception de Marx. Nous verrons tout de même que le philosophe allemand, hégélien de gauche, Ludwig Feuerbach, jouera un rôle considérable dans l'orientation de la pensée de Marx, concernant la critique religieuse, mais aussi du rejet de l'idéalisme hégélien au profit du matérialisme. Concernant l'apport de Feuerbach à la nouvelle orientation marxiste, Engels dit que Feuerbach : « *constitue cependant, sous maint rapport, un anneau intermédiaire entre la philosophie hégélienne et [notre] conception*³ ».

Toutefois aux yeux de Marx, il existe des faiblesses chez Feuerbach et, à ses yeux les seules faiblesses résident dans l'insuffisance de logique et d'ampleur de son matérialisme. Le matérialisme de Feuerbach a un caractère spéculatif. Il faut donc aller au delà de Feuerbach.

C'est à partir de la critique de Feuerbach, qu'on peut définitivement passer de la spéculation à la praxis en élaborant de façon rigoureuse le matérialisme dialectique et historique.

La praxis conçue comme énergie humaine et sociale, sera appréhendée par Marx comme le critère essentiel du vrai.

³ ibid p.6

CHAPITRE I : FEUERBACH, AU DELA DE FEUERBACH

Parce qu'elle est une source de la pensée marxiste, la philosophie de Feuerbach a été occultée par celle de son disciple Karl Marx. Il convient donc de restituer l'originalité de cette pensée qui veut donner à la philosophie un nouveau départ après le parachèvement de l'ancienne philosophie réalisée par Hegel. On se rappelle que dans L'Idéologie Allemande, du trio examiné (Feuerbach, Bauer, Stirner), Feuerbach est le seul qui ne soit pas réellement maltraité, parce que l'examen de ses idées donne à Marx et à Engels l'occasion d'explicitier les principes de leur théorie sociale.

Feuerbach a eu le mérite de montrer que la religion est une aliénation et qu'il fallait redonner à l'homme sa véritable dignité. Il a été parmi tous les jeunes hégéliens, celui qui a critiqué sérieusement le système et la méthode de Hegel : c'est pourquoi selon Marx : « *Feuerbach est le seul qui se trouve dans un rapport sérieux et critique avec la dialectique de Hegel et qui ait fait dans cet ordre d'idées de véritable découvertes et soit en somme le vainqueur de la vieille philosophie*⁴ ».

Feuerbach adopte la théorie du matérialisme et espère voir dans la nature, la réalité et en ce sens son influence sur Marx est considérable.

Toutefois, Marx, plus que jamais décidé à liquider toute philosophie spéculative, dépassera rapidement son maître Feuerbach. La tâche à accomplir exige que le disciple dépasse et surpasse le maître. Ainsi Marx critiquera Feuerbach, montrera les insuffisances de sa philosophie et surtout pointera du doigt le caractère semi métaphysique de son matérialisme. Chez Marx, nous verrons qu'il y a « *une intégration et en même temps une critique continue de la pensée de Feuerbach*⁵ ».

⁴ Karl Marx : Economie politique et philosophie, œuvres philosophiques, Editions champ libre, Paris 1981. p30

⁵ Henri Lefebvre : Le matérialisme dialectique, PUF p.59

1.1- L'originalité de Feuerbach et son influence sur Marx

La pensée de Feuerbach part d'abord d'une réflexion sur la philosophie de Hegel dont il fut l'un des auditeurs attentifs à l'université de Berlin, ensuite elle s'intéressera à la question religieuse, particulièrement la théorie chrétienne, et enfin sur la nature.

L'originalité de sa pensée réside donc dans son opposition à Hegel. Pour lui, l'hégélianisme présente d'abord une contradiction : alors même que sa méthode dialectique défend l'idée que doivent naître des dépassements toujours nouveaux, la doctrine hégélienne prétend mettre un terme à cette histoire en l'arrêtant dans un système considéré comme le terme suprême de la pensée humaine ; de plus, en identifiant le réel au rationnel, la pensée hégélienne semble justifier l'ordre existant mais en exigeant que le rationnel se trouve dans le réel, elle semble aussi préconiser une action politique réformatrice.

Selon Hegel, l'Esprit s'aliène dans la nature afin d'y prendre conscience de lui même. La nature est donc inférieure à l'Esprit. Feuerbach, reprenant le décalage entre l'Esprit et la nature démontre que la dialectique hégélienne est incapable d'embrasser la totalité du monde réel car, si elle reconnaît la succession, elle ignore en revanche l'espace.

Feuerbach reproche aussi à Hegel d'avoir posé l'être comme un concept sans présupposition alors qu'il s'agit en réalité d'une abstraction : ce n'est pas le néant qu'il faut opposer à l'être pur mais l'être concret et sensible : Feuerbach pose le concret, ou comme le dit Marx : « *il supprime l'infini, pose l'effectif, le réel, le fini, le particulier*⁶ ». Hegel, comme toute la philosophie depuis Descartes, en rompant avec la perception sensible, a coupé l'homme de son expérience et ne pénètre jamais dans le monde. Selon Feuerbach, puisque nature

⁶ Karl Marx, op. Cit. P.30

et esprit s'opposent, la philosophie ne doit pas prendre pour point de départ l'esprit mais la nature qui permet d'éclairer les démarches de l'esprit.

D'après la conception Feuerbachienne, le mépris de la nature est un héritage de la théologie chrétienne et Hegel est en réalité un théologien travesti en philosophe. Hegel considère que la réalité est posée par l'idée comme la théologie considère que la nature est créée par Dieu.

Il s'agit de réinterpréter les notions d'être et de penser : l'être doit être affranchi du logos pour qu'il perde son caractère abstrait et se charge de la richesse d'exister. Le penser, obligé de tenir compte désormais d'un être enrichi de tout ce que lui apportent les sens, se hausse au niveau du connaissable. C'est ainsi que d'après Feuerbach, les sens donnent accès aux vérités philosophiques.

Feuerbach a ainsi donc accompli une œuvre sérieuse. Il a critiqué au fond le système philosophique de Hegel ainsi que sa méthode. A l'ivresse spéculative de Hegel, Feuerbach a opposé selon l'avis de Marx, une « philosophie sobre » en établissant les grands principes de toute critique de la spéculation hégélienne et par suite de toute métaphysique.

C'est à la vue de tout ce qui précède, que Marx considère Feuerbach comme, parmi tous les jeunes hégéliens, « celui qui se trouve dans un rapport sérieux et critique avec la dialectique hégélienne ». Lorsque les jeunes hégéliens déclaraient (avec Bauer surtout) que le « mystère du système est dévoilé » en faisant allusion au système hégélien, Marx leur répondait par des interrogations suivies immédiatement de réponses comme dans un monologue : « ***Mais qui a donc dévoilé le mystère du système ? Feuerbach. Qui a donc anéanti la dialectique des idées, la guerre des dieux connus des seuls philosophes ? Feuerbach ... Feuerbach et Feuerbach seul⁷.*** »

C'est vrai que Feuerbach n'a pas ménagé la philosophie hégélienne, par une critique combinée du système et de la méthode, mais il ne faudrait pas perdre de vue que la grande originalité de Feuerbach, c'est d'avoir entrepris une

⁷ K. Marx : La Sainte Famille : éd. Cit. p 211 - 212

critique de la religion, en montrant que celle-ci est une aliénation de l'essence humaine et, qu'il fallait que l'homme retrouve son véritable être pour qu'il devienne une finalité. C'est aussi par là que Feuerbach influence à bien des égards Karl Marx.

Déjà en 1830, dans son essai : « *pensées sur la mort et sur l'immortalité* », il y affirme que la Raison seule est immortelle et conclut qu'il faut nier l'immortalité personnelle revendiquant ainsi l'athéisme.

Feuerbach s'intéresse sur la signification de la conscience religieuse en général. Selon lui, à la différence des animaux, l'homme a une vie intérieure et a conscience de faire partie d'une espèce. L'homme, pour Feuerbach se définit par la raison qui permet la pensée, la volonté admettant l'action et l'amour fondement de la vie en commun. Ainsi « l'homme existe pour connaître, pour aimer, pour vouloir ». Mais l'homme se rend compte du caractère fini de ces prédicats en les comparant à ceux de son espèce et comprend qu'il est incapable de réaliser par ses propres moyens, le vrai, le bien et l'amour. Il va donc projeter ces attributs humains hors de lui et les transfère à un être supérieur qu'il appelle Dieu. L'homme découvre donc, grâce à la religion sa propre essence mais séparée de lui puisqu'il la confie à un être hors de lui même. Ce mécanisme est exactement ce qu'on appelle un processus d'aliénation, c'est à dire la perte de soi dans un autre.

C'est dans son ouvrage, L'essence du christianisme qu'il expose ces points de vue. Mais ici il ne s'interroge pas à la différence de Strauss, sur la véracité du message biblique, mais sur la signification de la conscience religieuse. C'est pourquoi, dit-il : « *j'accepte au contraire ce Christ religieux, mais je montre que cet être supra humain n'est rien d'autre qu'un produit et un objet des sentiments surnaturels de l'homme*⁸ ». On voit bien que chez Feuerbach la religion est une aliénation. L'ouvrage de Feuerbach et son point de vue sur la religion influenceront Marx ou plus généralement les fondateurs du

⁸ Ludwig Feuerbach : L'Essence du Christianisme Maspero, Paris 1979 p. 110

marxisme. Le livre de Feuerbach apparut comme une œuvre libératrice de grande importance. F Engels écrivait pour le témoigner : « *Il faut avoir éprouvé soi-même l'action libératrice de ce livre pour s'en faire une idée. L'enthousiasme fût général : nous fûmes tous momentanément des « feuerbachiens »* »⁹ »

En plus de réduire en poussière l'ancienne croyance, L'Essence du christianisme remplaça le matérialisme sur le trône. La nature existe indépendamment de toute philosophie. L'humanisme athé de Feuerbach, faisant de l'homme dont l'essence est le sentiment, le début et la fin de toute réalité, apparaît comme une philosophie sensualiste. Cette dernière le conduit naturellement au matérialisme privilégiant le champ de l'expérience par rapport aux créations de l'esprit. A partir de là, Feuerbach devient matérialiste. Il pose d'abord la sensibilité avant tout et démontre par la même occasion que l'homme est un objet sensible, se démarquant ainsi totalement de la perspective idéaliste. C'est là où réside encore l'originalité de son matérialisme qui s'assume de plus en plus. C'est ce qui pousse Marx à dire dans L'Idéologie Allemande : « *Avouons-le, Feuerbach a sur les matérialistes « purs » le grand avantage de se rendre compte que l'homme est aussi un « objet sensible*¹⁰ ».

Après avoir « remis Hegel sur ses pieds » et montré que la religion est le résultat d'une aliénation humaine qui rend l'homme étranger à son essence et le conduit à projeter fantastiquement celle-ci dans un ciel imaginaire, après avoir fait de la nature, le point central, assumant ainsi le matérialisme, Feuerbach élabore ainsi une nouvelle philosophie qui fait de l'homme (y compris la nature, base de l'homme) son « *objet unique, universel et suprême*¹¹ ». Le renversement feuerbachien devient une tâche à la fois théorique et pratique, qui prend acte du fait que l'Etat et la société « sont eux même un monde à

⁹ F. Engels op. Cit p21

¹⁰ Karl Marx : L'Idéologie Allemande, Editions sociales, Paris 1971, p. 56

¹¹ L Feuerbach : Principes de la philosophie de l'avenir, 1849 p32 cité par A. Piéttre : Marx et Marxisme

l'envers ». L'inversion est aussi réelle et objective que les représentations sociales qui la reflètent et la perpétuent.

La pensée de Feuerbach a eu une grande influence sur Marx. D'après Marx, Feuerbach a été celui qui bouleversera le premier, le système hégélien. Pour Marx la grande action de Feuerbach est non seulement d'avoir fourni la preuve que la philosophie n'est pas autre chose que la religion mise en pensée, mais d'avoir fondé le vrai matérialisme et la science réelle, en faisant du rapport social de « l'homme » également le principe fondamental de la théorie. Marx retiendra surtout de Feuerbach le fait de condamner toute forme ou tout autre mode existant d'aliénation de l'être humain.

Cependant, Feuerbach ne jouira pas longtemps d'une telle faveur de Marx. Il se séparera de lui car voulant proposer une méthode rigoureuse, un matérialisme plus conséquent. Dès lors Marx (en compagnie d'Engels) entreprend la critique de Feuerbach. Selon Engels, Feuerbach « *resta lui aussi, en tant que philosophe, à mi-chemin, par en bas matérialiste, par en haut idéaliste*¹² ».

La manière dont Marx se sépare de Feuerbach est donc décisive pour son évolution et en même temps, elle permet de préciser davantage l'attitude de Marx à l'égard de la philosophie.

2.1- Les défauts du matérialisme de Feuerbach

Feuerbach a certes un mérite, si on le compare aux autres philosophes hégéliens de gauche en particulier, et aux tenants de la philosophie idéaliste et spéculative d'une manière générale. Le mérite de Feuerbach tient à ce qu'il a fait une critique fondamentale de la philosophie idéaliste, en montrant que les idées n'existent pas en elles-mêmes, qu'elles ne sont pas indépendantes de l'homme qui les conçoit et qu'elles sont le produit de la pensée. Il a jeté les bases de cette

¹² F. Engels op cit . p 52

philosophie nouvelle. Prenant le contre pied de l'idéalisme hégélien, il professe un réalisme sensualiste et matérialiste. Pour lui, dit-il dans la préface des Principes de la philosophie de l'avenir, la philosophie de l'avenir a pour tâche de ramener la philosophie au royaume des « âmes bienheureuses » dans le domaine des âmes incarnées, des âmes vivantes ; de la faire descendre de la félicité spirituelle qui n'a besoin de rien vers la misère humaine. Il a par ailleurs dépassé tous les matérialistes qui l'ont précédé, en considérant l'homme sous son aspect concret, à la fois dans ses relations avec la nature et dans ses rapports avec les autres hommes.

Cependant Feuerbach n'a pas pu, aux yeux de Marx, critiquer à fond l'idéalisme et n'est pas aussi parvenu à une juste conception du matérialisme, parce qu'il n'a pas tenu compte de la praxis, de l'activité productive des hommes, activité par laquelle ils se développent en même qu'ils transforment la nature. Du fait que Feuerbach ne considère pas l'homme à la fois comme objet sensible et comme activité sensible, et du fait qu'il ne peut ainsi se rendre compte du rôle essentiel que l'activité productive joue dans la vie humaine, il aboutit à une conception semi abstraite et métaphysique de l'homme considéré dans sa généralité, ce qui explique tous les défauts de sa philosophie. Ce sont précisément tous ces défauts qui font qu'« *il ne parvient jamais à saisir le monde sensible comme la somme de l'activité vivante et physique des individus qui le composent*¹³ ».

Au premier abord, même si Marx a trouvé chez Feuerbach, l'idée mère de sa critique de la religion, en s'appuyant sur le fait que la religion est une aliénation mentale qui reflète l'aliénation réelle où se trouve l'homme quand il est soumis à des puissances qui le dépassent, il n'en demeure pas moins vrai que Marx se sépare de Feuerbach sur un point capital. Il lui reproche de rapporter la religion à l'homme « abstrait » c'est-à-dire à l'individu, alors qu'elle est en réalité « un produit social » et reflète l'état d'une société. Telle est en effet le

¹³ Karl Marx : Idéologie Allemande op. cit p 56

sens de la septième thèse sur Feuerbach : « *C'est pourquoi Feuerbach ne voit pas que l' « esprit religieux » est lui-même un produit social et que l'individu abstrait qu'il analyse appartient en une forme sociale déterminée*¹⁴ » Ceci montre que même si Feuerbach a reconduit le monde religieux sur son assise profane en montrant que la famille céleste était le reflet de la famille terrestre, il n'a pas vu pour autant « qu'après être venu à bout de ce travail, l'essentiel restait à faire ». D'ailleurs Marx reproche à Feuerbach de faire de l'homme en général, de la nature humaine ou d'un homme non défini historiquement, le créateur de la religion, alors que pour Marx, ce n'est pas l'homme en général qui crée la religion, c'est l'homme social et historique de périodes données. Cette différence d'approche et d'analyse montre que Feuerbach ne fait pas une critique sociologique de la religion mais une critique purement anthropologique. Feuerbach, victime de son anthropologie descriptive et abstraite, ne saisit pas les hommes dans leurs rapports sociaux donnés, dans leurs conditions de vie actuelles qui font d'eux ce qu'ils sont. Feuerbach ne saisit les hommes que pris isolément. C'est pourquoi, de l'avis de Marx : « *Feuerbach résout l'essence religieuse en l'essence humaine. Mais l'essence de l'homme, ajoute Marx, n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux*¹⁵ ».

La critique Feuerbachienne de la religion apparaît aussi comme non achevée. Si il supprime Dieu, comme étant celui vers qui les hommes aliénaient toutes leurs capacités et leurs valeurs, il semble le remplacer néanmoins par l'Homme ou bien l'humanité. Feuerbach saisit l'Homme comme une abstraction vivante, ayant même une âme, alors que ce sont les hommes particuliers dans leurs diversités et leurs rapports qui constituent le monde. On se rappelle qu'il ne s'agit pas chez Feuerbach de détruire les valeurs religieuses. L'athéisme conserve les valeurs traditionnelles mais leur enlève toute caution

¹⁴ K. Marx : « Thèses sur Feuerbach » ibid p 33

¹⁵ ibid

divine. C'est pourquoi d'après Engels, « *il ne veut nullement supprimer la religion, il veut la perfectionner*¹⁶ », alors que pour Marx, la religion doit être complètement supprimée parce qu'on aura compris sa non utilité après avoir montré rigoureusement l'histoire de son avènement. Au demeurant, méconnaissant le rôle révolutionnaire de la praxis, de l'activité productive, par laquelle l'homme transforme de plus en plus profondément la nature pour l'adapter à ses besoins, Feuerbach considère la nature non sous sa forme véritable, qui est celle de la nature modifiée par le travail, mais sous sa forme purement primitive. C'est pourquoi Marx critique le naturalisme de Feuerbach car celui-ci a un caractère non historique et devient ainsi un naturalisme borné : « *Il ne voit pas que le monde sensible qui l'entoure n'est pas un objet donné directement de toute éternité et sans cesse semblable à lui-même, mais le produit de l'industrie et de l'état de la société, et cela en ce sens qu'il est un produit historique, le résultat de l'activité de toute une série de générations*¹⁷ ». Si donc Marx s'inspire du naturalisme de Feuerbach, il s'en distingue immédiatement par le fait que, si l'homme est un être naturel, comme chez Feuerbach l'homme est aussi en même un être historique. Précisément, c'est un défaut chez Feuerbach, d'ignorer la perspective historique dans son matérialisme. La position anthropologique, qui l'empêche de faire une exacte analyse des problèmes sociaux explique à la fois le caractère idéaliste de sa conception de l'histoire.

De même que du fait de l'ignorance du rôle révolutionnaire de la praxis, la nature représente pour Feuerbach quelque chose de donné de toute éternité ; il voit également, du fait de cette ignorance, dans l'homme non pas un être qui s'est développé au cours de l'histoire par son activité productive et qui est déterminé par les rapports économiques et sociaux engendrés par celle-ci, mais

¹⁶ F.Engelsop.cit. p.39

¹⁷ K. Marx Idéologie allemande op cit. p 55

un être déterminé de toute éternité, par son essence, ce qui lui donne un caractère absolu et métaphysique.

En définitive, le matérialisme de Feuerbach renferme des défauts énormes. Même si, il est vrai que l'on trouve parfois chez Feuerbach des points de vue matérialistes, « *ils ne vont jamais plus loin que des intuitions isolées*¹⁸ ». Il se voit que Feuerbach n'a pas pu développer une conception générale du matérialisme. Il se réclame du matérialisme mais il ne s'arrête qu'à des généralités et n'analyse aucune donnée d'une manière si profonde qui aurait permis d'en saisir complètement le sens. C'est pourquoi Marx considère le matérialisme de Feuerbach et davantage le matérialisme des autres philosophes avant lui comme renfermement d'énormes lacunes et qu'il faut dès lors les dépasser. Et c'est pourquoi dès la première thèse sur Feuerbach, il énonce : « *le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes y compris celui de Feuerbach est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, non en tant que pratique, de façon subjective*¹⁹ ». Saisir la réalité, l'objet et le monde sensible en tant qu'activité humaine concrète, de façon objective : voici la tâche du vrai matérialisme. C'est pourquoi le matérialisme Feuerbachien était un « matérialisme à demi », voire semi métaphysique. Feuerbach s'accroche violemment à la nature et à l'homme, mais la nature et l'homme restent pour lui de simples mots.

Marx va vite dépasser ce premier matérialisme, après avoir donc critiqué sa vision abstraite de l'homme, qui ne prend pas en charge les rapports sociaux. Feuerbach a été un géant mais avec beaucoup de limites et n'aboutit nullement à aucune transformation sérieuse et, comme le dit Auguste Cornu : « *Le caractère humaniste de la philosophie de Feuerbach explique qu'elle se transforme, en fin de compte, en vue doctrine morale qui, comme le christianisme, invite les*

¹⁸ K Marx : *ibid* p 54

¹⁹ Karl Marx : « Thèses sur Feuerbach » : *Idéologie Allemande* op. cit p. 31

*hommes à devenir des hommes vrais, ce qui du fait de l'exclusion de toute action révolutionnaire, n'est qu'un aveu d'impuissance*²⁰ ». Cette impuissance qui a pour fondement un matérialisme purement contemplatif et nullement pratique doit céder la place à la puissance, d'où la critique de Marx, et qui vise à travers Feuerbach, l'ensemble de la tradition philosophique. Cette critique ; c'est la onzième thèse sur Feuerbach que nous avons déjà citée.

Marx, Feuerbachien momentané, ira au delà de Feuerbach, il est déjà au delà de lui en se livrant à sa critique. Marx va faire ce que Feuerbach aurait pu faire s'il était plus conséquent. C'est dans la même logique, qu'Engels écrit : *« Mais le pas que Feuerbach ne fit point ne pouvait manquer d'être fait, le culte de l'homme abstrait qui constituait le centre de la nouvelle religion feuerbachienne, devait nécessairement être remplacé par la science des hommes réels et de leur développement historique. Ce développement ultérieur du point de vue de Feuerbach, par dessus Feuerbach lui-même, Marx l'entreprit*²¹... »

²⁰ Auguste Cornu : Karl Marx et Friedrich Engels Tome IV, PUF 1970

²¹ F Engels op. Cit p 52

CHAPITRE 2 : LA FORMATION DU MATERIALISME DIALECTIQUE ET HISTORIQUE

Nous avons vu très explicitement au cours de tout ce qui précède que le but primordial de Marx est encore une fois de plus, d'attaquer sans relâche les théoriciens de son temps qui semblent égarer la recherche et désorienter l'action. Dans le passage de l'idéalisme au matérialisme, Feuerbach a joué un rôle non négligeable, mais il reste tout de même plus spéculatif que pratique. Marx n'a donc emprunté à Feuerbach que son « noyau central » et dépassera de loin ce matérialisme semi métaphysique qui a une vision abstraite de l'homme et incapable de voir des interactions dialectiques.

La critique de Feuerbach, qui pourtant, était aux yeux de Marx, meilleur que tous les hégéliens de gauche et des philosophes idéalistes d'une manière générale, montre que Marx veut inaugurer une vision nouvelle et se séparer de toute philosophie spéculative. D'ailleurs c'est à travers Feuerbach qu'il critique l'absence de réalisme et de pratique de l'ensemble de la tradition philosophique à travers la onzième thèse. C'est pourquoi de l'avis de Althusser, « *nous ne devons pas lire la onzième thèse sur Feuerbach comme l'annonce d'une nouvelle philosophie, mais comme cette déclaration nécessaire de rupture avec la philosophie qui fait place nette pour la fondation d'une science nouvelle*²² ». La fondation de cette science nouvelle exige donc une nouvelle approche et une nouvelle méthode car elle est appelée à éclairer l'histoire humaine, et à transformer le monde par la praxis sociale. Pour cela, Marx va s'inscrire dans la longue tradition des philosophes matérialistes. S'opposant aux tenants de l'idéalisme, il voit que l'homme se définit dans ses rapports avec le

²² L. Althusser Lénine et la philosophie, Edition Maspero 1969. p21

monde et surtout considérant que celui ci a une existence indépendante de la pensée humaine.

Le matérialisme de Marx est beaucoup plus conséquent que toute la tradition matérialiste antérieure car il intègre la dialectique. Il articulera le matérialisme à la dialectique. La méthode dialectique, voici tout ce que Marx retient de Hegel et pour lui cette méthode a été la plus grande découverte de Hegel. C'est ce qui fait dire à Jean Yves- Calvez que « *Marx eut toujours conscience de devoir quelque chose à Hegel tout en s'opposant à lui*²³ ». Mais, Marx envisage la refondation non spéculative de cette thèse d'une dialectique imminente au réel. Et nous verrons que la dialectique chez Marx n'est pas la même chose que la dialectique hégélienne. C'est donc cette articulation qui donna le matérialisme dialectique qui est le nouveau point de vue de Marx et de son compagnon Engels. Tout, désormais se fera à partir de ce point de vue qui devient ainsi le noyau central de la conception marxiste des phénomènes. Et en réalité c'est ce nouveau point de vue qui exige absolument le dépassement de toute philosophie comme le remarque d'ailleurs l'allemand Karl Korsh : « *le dépassement (Aufhebung) non seulement de la philosophie idéaliste bourgeoise, mais en même temps de toute philosophie en général, est une conséquence nécessaire de leur nouveau point de vue matérialiste dialectique*²⁴ ». Mais il est aussi bien évident que l'arrière plan polémique de Marx est la critique continue de l'hégélianisme et, par voie de conséquence, le « *projet de construction d'une théorie neuve, qui sache rendre véritablement compte du réel, sans l'aide d'aucune théorie spéculative de la substance*². »⁵ Et cette nouvelle théorie sera le matérialisme historique qui applique la démarche matérialiste dialectique à l'histoire en vue de comprendre la réalité, les événements et les différents rapports entre les hommes eux même et entre les

²³ Jean Yves Calvez : *La pensée de Karl Marx*, édition du Seuil Collection « points » 1970

²⁴ Karl Korsh : *Marxisme et philosophie* : Les Editions de Minuit 1968 p.84

²⁵ Isabelle Garo : op cit . p. 64

hommes et la nature. C'est à partir d'une claire vision des choses résultant d'une analyse rigoureuse et purement matérialiste, qu'une action sera possible.

1.2- Les fondements du matérialisme dialectique

Il faut d'emblée préciser que Marx n'a jamais utilisé dans ses écrits le terme : « matérialisme dialectique ». Mais nous verrons tout de même que sa pensée et sa méthode répondent bien au contenu de ces deux mots qui ont fini par former une expression dynamique et très significative, qualifiant ainsi une démarche nouvelle et convaincante.

Pour bien saisir les fondements du matérialisme dialectique et pour en comprendre le sens et le contenu, nous analyserons tour à tour la dialectique et le matérialisme. C'est à l'issue de cette analyse que nous apercevons la véritable articulation et toute la signification de ce point de Marx.

Rappelons d'abord que pour Marx, la seule chose qui doit être sauvée de la philosophie de Hegel, c'est la méthode dialectique. La dialectique c'est précisément chez Hegel, ce mouvement allant de la thèse à l'antithèse et à la synthèse, ce mouvement s'effectuant par un dépassement permanent des contractions. La dialectique, c'est donc l'effort intellectuel pour coïncider avec le principe de la vie et l'accompagner dans l'infinie diversité de ses spéculations. La dialectique pour lui, c'est le principe du développement de toute réalité, ce qu'il y a en elle de radicalement vivant, indépendamment des formes concrètes assignables, mais habitant aussi ces formes concrètes lorsqu'elles se constituent. Tout en considérant par ailleurs la philosophie dialectique de Hegel comme un instrument accompli, le moyen suprême, pour exposer le développement de la société, Marx soulève à son encontre une objection fondamentale : chez Hegel, cette méthode est mystifiée ou plus précisément, revêt une « forme mystifiée » et semble glorifier l'existence. En

faisant de l'Idée ou de l'Esprit absolu le moteur de l'histoire, la dialectique devient par là, l'idée du développement de l'esprit absolu lui-même. C'est pourquoi selon Engels, « *cette méthode (la dialectique) était inutilisable sous sa forme hégélienne*²⁶ ». Dès lors cette méthode aura un nouveau sens, si elle veut vraiment être « utilisable ». Pour Marx, Hegel personnifie sous le nom de l'idée, le mouvement de la pensée, alors que pour lui, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel. C'est ce qui fait dire à Marx que la dialectique hégélienne « *marche sur la tête. Il suffit de la remettre sur les pieds pour lui trouver une physionomie tout a fait raisonnable*²⁷ » Remettre cette dialectique qui « marchait sur la tête » sur « les pieds » signifie que la dialectique de l'idée devient le simple reflet conscient du mouvement dialectique du monde réel.

Le mot « dialectique » provient du grec « dialego » qui signifie s'entretenir, polémiquer. Dans l'antiquité, la dialectique s'entendait par l'art d'atteindre la vérité en découvrant les raisonnements de l'adversaire et en les surmontant. Certains philosophes de l'Antiquité estimaient que la découverte des contradictions dans la pensée et le choc des opinions étaient le meilleur moyen de découvrir la vérité. C'est ce mode dialectique de pensée, qui est étendu par la suite aux phénomènes de la nature et, est devenu la méthode dialectique de connaissance de la nature. Les phénomènes de la nature sont constamment mouvants et changeants, et le développement de la nature est le résultat du développement des contradictions de la nature, le résultat réciproque des forces contraires de la nature. Cette méthode rejoint ainsi la philosophie du devenir présentée par les premiers philosophes grecs avant Aristote et Platon, comme Héraclite qui disait que « Tout coule ; on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

²⁶ F. Engels : op. Cit. P.54

²⁷ K. Marx, post face du Capital, Œuvres, collection « la pléiade » Paris, Gallimard, T1 p558

Marx s'inspire donc de toute cette tradition de la philosophie de l'évolution et de la méthode dialectique, en articulant tout ceci aux exigences de la praxis et de l'histoire. La grande idée fondamentale de la dialectique est que le monde ne doit pas être considéré comme un complexe de choses achevées, mais comme un complexe de processus où les choses en apparence stables, tout autant que leurs reflets dans notre cerveau, les idées passent par un changement ininterrompu de devenir et de dépérissement.

En effet, selon Marx, la dialectique sera donc l'étude de l'enchaînement des contradictions qui engendrent l'histoire. Dès lors le mot « dialectique » prend un sens nouveau. Il ne s'agit plus d'une discussion, d'une dispute d'idées comme dans la philosophie classique. Il s'agit d'une discussion de forces, d'un conflit de puissance évoluant à travers le temps. Et tout le projet de Marx consistera à écrire et à décrire la dialectique du régime capitaliste. Et il montrera par la méthode dialectique comment est-ce que les idées des hommes changent en fonction de la vie qu'ils mènent, comme il le fait remarquer : *« les idées, les concepts et les notions des hommes, en un mot leur conscience changent avec tout changement survenu dans leurs conditions de vie, leurs relations sociales, leur existence sociale²⁸ »*

Au demeurant, contrairement à la métaphysique, la dialectique regarde la nature non comme un état de repos et d'immobilité, de stagnation et d'immutabilité, mais comme un état de mouvements et de changements perpétuels. Cette méthode considère aussi le processus du développement non comme un simple processus de croissance où les changements quantitatifs n'aboutissent pas à des changements qualitatifs, mais comme un développement qui passe des changements quantitatifs insignifiants et latents à des changements apparents et radicaux, à des changements qualitatifs.

Enfin, la dialectique nous apparaît comme une philosophie du progrès mais en même temps une logique des forces qui permet mieux que n'importe

²⁸ K. Marx : Le manifeste du parti communiste : Union Générale d'Éditions, Paris, 1962. p43

quelle méthode de comprendre les événements et les faits de l'histoire. Si Marx a adopté la méthode dialectique en la débarrassant de ses « *chamarrures idéalistes*²⁹ » qui, chez Hegel en avaient empêché l'application conséquente, il est aussi un penseur matérialiste. Essayons de voir rapidement les principes du matérialisme marxien. La thèse matérialiste est posée dans la pensée marxienne ou marxiste d'une façon générale, moins comme une théorie philosophique, que comme une évidence de bon sens. Contrairement à l'idéalisme qui considère le monde comme l'incarnation de « l'idée absolue », de « l'esprit universel », de la « conscience », le matérialisme de Marx part de ce principe que le monde, de par sa nature, est matériel, que les multiples phénomènes de l'univers sont les différents aspects de la matière en mouvement.

De surcroît, contrairement à l'idéalisme affirmant que seule notre conscience existe réellement, le matérialisme marxien part du principe que la matière, la nature, l'être sont des réalités existantes en dehors et indépendamment de la conscience, et que la matière est une donnée première.

Le matérialisme part aussi du fait que le monde et ses lois sont parfaitement connaissables, que notre connaissance des lois de la nature, vérifiée par l'expérience, par la pratique, est une connaissance valable. Ceci va à l'encontre de certaines thèses idéalistes qui contestent la possibilité de connaître le monde et ses lois car remplissant le monde de « choses en soi ».

Le matérialisme de Marx est à beaucoup d'égards un refus de l'idéalisme hégélien. C'est pourquoi Feuerbach eu un mérite aux yeux de Marx car, il a remis Hegel sur ses pieds alors qu'il marchait sur la tête. Cependant le matérialisme de Feuerbach n'est pas celui de Marx car « *il reste unilatéral et contradictoire*³⁰ ».

La thèse matérialiste affirme aussi que c'est dans les conditions de la vie matérielle, dans l'être social qu'il faut chercher l'origine de la vie spirituelle,

²⁹ F. Engels : op. Cit p56

³⁰ Henry Lefebvre : Le matérialisme dialectique. PUF 1971, p.61

l'origine des idées sociales, des opinions politiques et non dans les idées elles-mêmes. Ce sont les conditions de vie matérielles qui déterminent les idées. A ce propos, Marx dit : « *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience*³¹ ».

Enfin, et ceci devient presque évident, le matérialiste de Marx est fondamentalement athée. Généralement d'ailleurs, on prend toute philosophie matérialiste comme nécessairement athée, même si l'histoire a montré quelques cas qui prouvent le contraire. Dans le cas de Marx, le problème ne se pose aucunement parce que, chez lui, l'athéisme a précédé la conversion au matérialisme. Il écrivait dans sa thèse de doctorat sur Démocrite et Epicure : « *la philosophie fait sienne la profession de foi de Prométhée : en un mot, j'ai la haine de tous les dieux. Et cette devise, elle l'oppose à tous les dieux du ciel et de la terre qui ne reconnaissent pas la conscience humaine comme la divinité suprême*³² ». Ceci, il est vrai était un cri de cœur de jeunesse, mais plus tard aussi, comme nous l'avons déjà vu amplement dans la première partie, Marx fera une critique de la religion, plus rigoureuse et plus profonde. Bref, nous reconnaissons avec Raymond Aron que Marx est toujours parti de la négation d'un Dieu suprême comme d'une évidence.

Après analyse, nous voyons que si le matérialisme dialectique est ainsi nommé, c'est parce que sa façon de considérer les phénomènes et les faits, sa méthode d'investigation et de connaissance est dialectique, et son interprétation, sa conception des phénomènes et du monde, sa théorie est matérialiste. Ainsi la méthode dialectique primitive c'est à dire hégélienne, devient cohérente en s'unissant au matérialisme approfondi. C'est cette dynamique articulation de la dialectique et du matérialisme qui fait, selon Henri Lefebvre qu' « *Idéalisme et*

³¹ K. Marx : Préface à la critique de l'Economie politique : Marx, Engels, œuvres choisies. Editions du progrès, 1974 p. 525

³² K. Marx : Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure

matérialisme sont non seulement réunis mais transformés et dépassés dans le matérialisme dialectique³³ ».

C'est à partir de ce nouveau point de vue matérialiste dialectique, qu'une approche de l'histoire se fera. Et aussi c'est ce qui a permis à Marx de découvrir la loi du développement de l'histoire humaine.

2.2- Le matérialisme historique : la nouvelle science de l'histoire

L'originalité de Marx, ce n'est pas seulement d'avoir liquidé les philosophes idéalistes et spéculatives par des critiques qui montraient leur inconsistance et leur incapacité à transformer efficacement le réel ; ce n'est pas encore d'avoir articulé la dialectique au matérialisme. L'originalité de Marx, c'est aussi et surtout d'avoir inauguré une nouvelle manière de considérer l'histoire, une nouvelle approche de la science historique. D'ailleurs toute l'œuvre de Marx, laisse apparaître un exposé cohérent de l'histoire de l'humanité, mais pas n'importe quelle histoire. Dans « *la soutenance d'Amiens* », Althusser rend compte de cet exposé : « ***Marx avait fondé, dans un travail d'élaboration conceptuel qui commence avec l'Idéologie Allemande, et qui culmine dans le Capital, ce qu'on pouvait appeler en première approximation, la science de l'histoire³⁴*** ». Il s'agit bien d'une science de l'histoire parce que il y a une rupture totale avec la façon de décrire l'histoire qui était antérieure, mais aussi parce que il ne s'agit plus simplement à ne voir dans l'histoire que l'effet des grands hommes, des grandes idées ou des actions d'éclats, voire l'incarnation de l'Idée. Ce quoi dont il s'agit avec Marx, c'est précisément de dire qu'à la place des idées, des héros, ce sont les faits matériels et les masses laborieuses qui font l'histoire. Cette nouvelle science de l'histoire,

³³ Henri Lefebvre : op. Cit. P 78

³⁴ L. Althusser : « Soutenance d'Amiens » dans positions, Maspero 1969 p. 136

qu'est le matérialisme historique permet donc, pour la première fois au monde, la connaissance de la structure des formations sociales et de leur histoire, d'expliquer la situation actuelle, de montrer comment les forces et les rapports de production commandent les différentes actions des hommes, et comment la lutte des classes a toujours été le moteur de l'histoire. Marx analyse ces faits d'une façon si rigoureuse à tel point que, de la même manière des autres sciences, l'histoire peut se prévaloir d'être apte à rendre compte du réel et à expliquer des situations présentes. Fasciné par la méthode marxienne, Louis Althusser affirme clairement que : « *Marx a fondé une science nouvelle : la science de l'histoire*³⁵ » et emploie une image consistant à montrer que les sciences que nous connaissons sont installées sur quelques grands « continents ».

Selon Althusser, deux « continents » avaient été ouverts avant Marx à la connaissance scientifique : il s'agit du continent Mathématiques et du continent physique. Toujours selon l'auteur de Pour Marx, le premier continent est ouvert par les Grecs avec Thalès et le second par Galilée, et maintenant, Marx a ouvert à la connaissance scientifique un troisième continent : le « Continent – Histoire ». Voyons à présent comment le matérialisme historique a – t- il un caractère scientifique.

Muni du point de vue matérialiste dialectique, Marx opère une lecture originale de l'histoire en critiquant de prime abord la façon idéaliste de concevoir l'histoire. Il critique la façon dont les historiens bourgeois et les philosophes spéculatifs considèrent l'histoire. D'après Marx, chez les philosophes allemands modernes, l'histoire a pris un caractère purement idéaliste, car elle se ramène au développement de l'Esprit, c'est-à-dire à une succession d'idées qui se fait indépendamment des hommes qui les conçoivent et de leurs rapports économiques et sociaux. Et parmi ces philosophes, Hegel est particulièrement visé, comme d'ailleurs, Marx le fait remarquer : « *La*

³⁵ L. Althusser : « *Philosophie, arme de la révolution* » : ibid p. 39

philosophie de l'histoire de Hegel est la dernière et plus pure expression de cette façon qu'ont les allemands d'écrire l'histoire, où il n'est question ni d'intérêts réels, ni même d'intérêts politiques, mais seulement d'idées pures...³⁶ ».

Contrairement à cette conception idéaliste de l'histoire, avec l'aide de son compagnon Engels, Marx pose en principe que l'histoire réelle commence là où s'arrête la spéculation. Aussi, partent-ils, dans leur conception de l'histoire, non d'abstractions, de concepts, mais de l'homme concret considéré dans son activité productive, c'est-à-dire dans ses rapports économiques et sociaux. Il s'agira de voir qu'elle est la base de l'histoire, les prémisses dont part la conception matérialiste de l'histoire, comment les forces et les rapports de production déterminent la conscience des hommes et engendrent la lutte des classes.

La première condition et présupposition de l'histoire a, en effet un caractère anthropologique car elle donne une conception de l'homme. Cette condition est l'existence d'individus réels, vivants dans un milieu naturel et qui, par leurs activités économiques et sociales, produisent leur vie matérielle. Et, c'est cette production qui leur permet de satisfaire leurs besoins élémentaires : se nourrir, se vêtir, se loger. Voici comment Marx l'exprime dans L'Idéologie Allemande : *« Les prémisses dont nous partons ne sont pas des bases arbitraires, des dogmes ; ce sont des bases réelles dont on ne peut faire abstraction qu'en imagination. Ce sont les individus réels, leur action et leurs conditions d'existence matérielles, celles qu'ils ont trouvés toutes prêtes, comme aussi celles qui sont nées de leur propre action. Ces bases sont donc vérifiables par voie purement empirique³⁷ »*. Il ajoute un peu plus loin en disant : *« la condition première de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants [...] On peut distinguer les hommes des*

³⁶ K. Marx : Idéologie Allemande : op. cit. p71

³⁷ K. Marx : Ibid. p45

animaux par la conscience, par la religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence, pas en avant qui est la conséquence suprême de leur organisation corporelle. En produisant leurs moyens d'existence, les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle même³⁸ ». La satisfaction de ces besoins et la création des moyens de production nécessaires à cet effet entraînent la naissance de nouveaux besoins, la création de nouveaux instruments de production et partant de là, le développement continue de l'histoire. Ce développement de la production détermine l'établissement de rapport entre les hommes, et les premiers rapports sociaux, engendrés à la fois par la production et la procréation, sont ceux qui s'établissent dans la famille. En transformant la nature par son travail, l'homme se transforme lui-même, et cette transformation concomitante de la nature et de l'homme constitue le contenu essentiel de l'histoire.

Etant entendue que la vie des hommes est déterminée par ce qu'ils produisent et par la manière dont ils produisent, il faut partir, dans l'étude de l'histoire, du développement de la production. La satisfaction des besoins réalisée par la création et l'utilisation des moyens de production engendre de nouveaux besoins qui, à leur tour, stimulent la production.

Il y a donc, d'une part les « forces productives de la société » c'est-à-dire les instruments de production à l'aide desquels les biens matériels sont produits, les hommes qui manient ces instruments de production et produisent les biens matériels grâce à une certaine expérience de la production et à des habitudes de travail, et d'autre part les « rapports de production », c'est-à-dire l'ensemble des relations sociales que les hommes établissent entre eux avec une organisation donnée de la production. Les rapports de production se combinent aux forces productives pour donner un « mode de production ». Dans leur lutte avec la nature qu'ils exploitent pour produire les biens matériels, les hommes ne sont

³⁸ ibid

pas isolés les uns des autres ; ils produisent en commun, par groupes, par associations. C'est pourquoi la production est toujours, et quelles que soient les conditions, une production sociale. A un certain degré de développement des forces de production correspond une certaine forme de rapports sociaux adaptée à la mise en œuvre de ces forces, ce qui fait que les rapports sociaux changent avec les forces de production : « *Il apparaît ainsi qu'un mode de production ou un stade industriel déterminés sont toujours liés à un mode de coopération ou à un stage social déterminé, que ce mode de coopération est lui-même une force productive, que l'ensemble des forces de production, dont disposent les hommes, détermine leur situation sociale et que l'on doit par conséquent, toujours étudier et traiter l'histoire des hommes en liaison avec l'histoire de l'industrie et des échanges*³⁹ ».

En plus les forces productives et les rapports sociaux déterminés se transmettent de génération en génération. Chaque génération nouvelle reçoit de la génération précédente des forces de production et des rapports sociaux qu'elle transforme pour les adapter à la satisfaction de besoins nouveaux et elle les transmet à la génération suivante. C'est ce qui fait que chaque génération est l'héritière de toutes les précédentes. En disant dans le 18-Brumaire de Louis Bonaparte que « *Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement héritées du passé*⁴⁰ », Marx voulait montrer que la tradition de toutes les générations mortes « pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants », faisant ainsi de l'histoire un processus continu et évolutif.

Au demeurant, l'examen de toutes ces questions a permis à Marx de découvrir que le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en général. En d'autres termes, la conscience des hommes est déterminée par leur être social. Dans la

³⁹ ibid p. 58

⁴⁰ K. Marx : Le 18 Brumaire de Louis – Bonaparte : Marx, Engels Œuvres choisies éditions du progrès 1974 p.414

préface à la Critique de l'Economie politique, Marx expose cette idée de la manière suivante : « *L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminée*⁴¹ ». Il ressort de ceci que l'infrastructure est la base de tout, les rapports de production et les moyens de production déterminent les manières de penser.

Il convient de signaler cependant que le développement historique est secoué de contradictions. Marx considère que le caractère radicalement antagoniste de toutes les sociétés résulte de deux termes fondamentaux : la division du travail et la propriété. L'élément essentiel du développement social est constitué par la lutte des classes entre possédants et non possédants et cet élément est le moteur de toute l'histoire. Tout au début du Manifeste du parti communiste, cette vérité apparaît : « *l'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes*⁴² ». Et si pendant longtemps, on a été amené à considérer les motifs religieux ou politiques comme la véritable cause des changements, c'est parce que les luttes des classes ont souvent revêtu l'aspect de luttes religieuses ou politiques, qui masquait leur caractère social. Si nous suivons le tableau schématique du développement des forces productives depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nous verrons, que c'est en accord avec ces changements et ce développement des forces productives de la société au cours de l'histoire qu'ont changé et se sont développés les rapports de production entre les hommes, leurs rapports économiques. Ce sont ces différents types de rapports qui ont toujours créés des classes antagonistes : ceux qui possèdent et exploitent et ceux qui, ne possédant pas, sont exploités. L'histoire a connu plusieurs types fondamentaux de rapports de production : la commune primitive, l'esclavage, le régime féodal, le régime capitaliste et peut être bientôt

⁴¹ K. Marx : Préface à la critique de l'Economie politique : Marx, Engels : Œuvres choisies. Ed. cit. p. 524-525

⁴² K. Marx : Le Manifeste du parti Communiste : op. cit. p. 19

(on se situe au temps de Marx), le régime socialiste donc communiste. A chaque régime, la base des rapports de production était déterminée d'une certaine manière qui est différente d'un autre régime. Par exemple si sous le régime de l'esclavage, c'est la propriété du maître des esclaves sur les moyens de production ainsi que sur le travailleur qui formait la base des rapports de production, sous le régime féodal, c'est la propriété du Seigneur féodal. Et à chaque époque, des luttes incessantes se menaient pour le contrôle des moyens de production donc pour l'émancipation.

Le régime capitaliste, c'est-à-dire la société bourgeoise est issu du régime féodal, mais il n'a pas supprimé la lutte des classes : « *La société bourgeoise moderne élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer à celles d'autrefois de nouvelles classes, de nouvelles conditions, de nouvelles formes de lutte*⁴³ ».

Si la bourgeoisie n'a pas pu abolir les antagonistes de classes, il est évident que la lutte des classes va toujours continuer. Le régime capitaliste qui existe parce qu'il révolutionne constamment les instruments de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux, a fini par créer deux classes antagonistes : la bourgeoisie, la classe dominante, minoritaire mais qui contrôle les principaux moyens de production et une autre classe, le prolétariat, la classe dirigée et exploitée mais majoritaire. Les prolétaires devenant de plus en plus nombreux et prenant conscience de leur état, feront face à la bourgeoisie et une révolution sera inévitable.

Nous avons vu, qu'à travers l'exposé du matérialisme historique, Marx a voulu rendre compte du réel, s'éloignant ainsi des spéculations inutiles. En montrant que l'histoire de l'humanité est centrée sur la question de production, il a apporté un éclairage sur le passé. Mais que sert un éclairage du passé ? Seulement à éclairer davantage le présent et agir efficacement en conséquence, sinon la science de l'histoire n'aurait pas de sens, comme le souligne Antonio

⁴³ ibid

Labriola : « *La connaissance du passé n'est utile et n'est intéressante, pratiquement, que dans la mesure où elle éclaire et oriente l'explication du présent*⁴⁴ ».

Le matérialisme historique fut une découverte géniale. A travers cette nouvelle science de l'histoire, Marx en prenant le matérialisme et la dialectique comme des principes fondamentaux, apparaît comme l'auteur d'une ère nouvelle. A l'occasion du décès de Marx, son compagnon Engels lança cette phrase à allure comparative : « *De même que Darwin a découvert la loi du développement de la nature organique, de même, Marx a découvert la loi du développement de l'histoire humaine.*⁴⁵ ».

A présent que la nouvelle conception de l'histoire donne des allures d'efficacité, il ne reste plus à Marx de se consacrer à l'étude de l'histoire de l'économie classique, en analysant à fond la société capitaliste, mettant encore une fois de « côté », la philosophie purement contemplative. Lénine écrivait à ce propos : « *Après avoir constaté que le régime économique constitue la base sur laquelle s'érige la superstructure politique, Marx réserve essentiellement son attention à l'étude de ce régime économique. L'œuvre principale de Marx, Le Capital est consacrée à l'étude du régime économique de la société moderne, c'est-à-dire capitaliste*⁴⁶ ».

⁴⁴ Antonio Labriola : Essais sur la conception matérialiste de l'histoire : Collection Gordon et Breach, Paris P.95

⁴⁵ F. Engels : « Discours sur la tombe de K. Marx » : Marx, Engels, œuvres choisies ed. cit. p.447

⁴⁶ Lénine : « Les trois sources et trois les parties constatatives du Marxisme » : Marx, Engels œuvres choisies. Edition progrès 1978 p. 21

TROISIEME PARTIE :
MARX EST-IL PHILOSOPHE ?

Tout au long des deux parties précédentes, nous avons vu très clairement, le regard critique que Marx portait à l'endroit de toute la tradition philosophique jusqu'à lui. Il a mené une critique profonde et ininterrompue de la philosophie noyée dans l'élément idéaliste.

Cette philosophie purement spéculative était incapable de s'abstraire de l'illusion idéologique. Par des assauts répétés, il a montré toute l'inconsistance des simples spéculations qui n'ont aucun souci pratique.

Dans la même logique, il a aussi indiqué la voie à suivre, en montrant clairement que la pratique est le seul critère de la vérité. L'articulation de la dialectique et du matérialisme a permis à Marx non seulement de dépasser et de surpasser Feuerbach, donc de toutes les philosophies à allure spéculative, mais aussi de jeter les bases de la nouvelle science de l'histoire : le matérialisme historique qui fut selon l'avis de Lénine : « *la plus grande conquête de la pensée scientifique*¹ ».

Désormais, l'histoire repose sur l'analyse des questions liées à la production et par là, l'économie dans son sens le plus large, devient une donnée fondamentale, qu'il faut prendre en compte et étudier sérieusement.

La question fondamentale qui se pose (et qui a des raisons de se poser) à nous est celle-ci : Marx est-il philosophe ? Cette question, et nous en sommes conscients, est une interrogation très compliquée. Elle est compliquée dans la mesure où, avant d'y répondre, il faut d'abord justifier sa pertinence : est-il nécessaire de se demander si Marx est philosophe ?

Elle est encore compliquée parce que définir ce qu'est un philosophe n'est pas du tout une tâche aisée. En effet, plusieurs raisons justifient pourquoi cette question se pose. D'abord, Marx qui est de formation philosophique, qui a soutenu une thèse de doctorat sur Démocrite et Epicure, deux grandes figures de

¹ Lénine : « Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme » in Marx, Engels, Œuvres choisies, éditions du Progrès. 1978 p.19

la philosophie grecque, ce même Marx apparaît comme celui qui a été le plus critique envers la philosophie, cette discipline qui s'est constituée en un discours depuis des siècles et qui est le terrain où évoluent les grands esprits de ce monde. Ensuite, nous savons que Marx n'a, en aucun moment fait de la pensée ni de l'Idée, les moteurs de l'histoire, mais il se sert plutôt de notions qui se rapprochent plus de l'économie que de la philosophie. Quant à la philosophie, elle a toujours été le terrain par excellence de la réflexion théorique et de la conceptualisation.

Cette interrogation est d'autant plus nécessaire, que nous constatons que l'ensemble des grands historiens de la philosophie, réservent dans leurs ouvrages, qu'une infime partie à Marx, à sa pensée, comme d'ailleurs le remarque Karl Korsch : « *Pour les professeurs de philosophie, le marxisme représentait dans le meilleur des cas une section plutôt négligeable d'un chapitre de l'histoire de la philosophie au XIXe siècle, qui ne demande lui-même qu'un rapide exposé sous le titre : « l'éclatement de l'école hégélienne² »* ». Egalement, nous notons que beaucoup de marxistes (qui se réclament de la pensée de Marx et de Engels) n'accordent pas non plus une grande valeur au « côté philosophique » de leur théorie.

Pour pouvoir apporter des éléments de réponse à cette grande question, il faudra au préalable avoir un aperçu sur la philosophie. Qu'est ce que la philosophie ? Qu'est ce qu'un philosophe ? La réponse à ces questions, toutes aussi compliquées que la première, nous permettra de savoir comment il faut considérer Marx, de qu'elle manière juger sa démarche et son originalité.

La philosophie est, en premier lieu, l'amour de la sagesse, mais elle est aussi l'effort pour acquérir une conception d'ensemble de l'univers ou de l'universalité des choses. Cette vue générale de la philosophie ne nous permet pas encore de la définir exactement, ce qui est du reste très difficile. La pratique philosophique appelle forcément des philosophes, c'est à dire des hommes qui

² Karl Korsch : Marxisme et philosophie : Les Editions de Minuit, 1968 p.65

mènent cette réflexion et assument leur statut. « Philosophe » devient ainsi une activité de l'homme engagée dans la philosophie et qui mène des réflexions en vue de remplir cette fonction. Dès lors, ce qui est important, c'est essayer de comprendre ce que philosopher veut dire.

En tout état de cause, nous savons que Marx reste un penseur original. Son principal souci c'est la pratique, la transformation radicale de la société donc des hommes. Faut-il dire que Marx reste philosophe parce qu'il veut transformer les hommes ? La réponse à cette question dépendra de l'analyse de la pensée de Marx, de sa méthode et des actions. Dans une pensée devenue monde, Henri Lefebvre dit « *Pour reconnaître en Marx le philosophe, ou le dernier, il ne faut pas se prononcer selon des impressions subjectives, mais examiner sa pensée selon ce triple critère : globalité ou totalité, capacité critique, puissance de l'imagination des images du futur (utopie)³ »*

Nous percevons tout de même et sans aucune difficulté, chez Marx les traits de ce philosophe critique et révolutionnaire, qui a mis ses capacités et ses talents au service de la bonne cause de l'humanité. Cela suffit-il pour être philosophe ? Nous le verrons bien en exposant la théorie marxienne et en montrant l'humanisme philosophique de l'auteur du Capital

³ Henri Lefebvre : Une pensée devenue monde, Edition Fayard 1980 p.74

CHAPITRE 1 : CE QUE PHILOSOPHER VEUT DIRE

Chercher à savoir ce que philosopher veut dire n'est pas une chose facile. Nous préférons déjà présent l'annoncer car, nous ne pourrions pas fournir une réponse qui puisse satisfaire tout le monde. Vouloir comprendre ce que cela veut dire philosopher, revient à poser la question : qu'est-ce que la philosophie ? Définir la philosophie est peut-être même l'une des tâches philosophiques les plus insupportables. Il devient donc clair, que ce n'est pas avec un petit exposé de moins de vingt pages, qu'on pourra donner une définition de la philosophie, cette discipline qui depuis Platon, jusqu'à Derrida, en deçà et au delà, a acquis ses titres, à produit des « faiseurs de systèmes⁴ » et a toujours voulu fonder ses droits à l'énonciation.

Si nous traitons de la question, c'est uniquement dans le but de mieux aborder notre principale interrogation (Marx est-il philosophe ?) avec beaucoup plus d'éléments. Au moins, avant de dire de quelqu'un qu'il est philosophe ou qu'il ne l'est point, le mieux serait de savoir d'abord, quelque soit le degré, ce que signifie la philosophie.

Définir une discipline quelconque, c'est à la fois en délimiter l'objet et les méthodes. Si, en ce qui concerne les sciences particulières, cela ne pose pas véritablement problème, pour ce qui est de la philosophie, une telle entreprise se révèle être problématique et cela pour deux principales raisons qui sont d'ailleurs essentielles. La première tient au fait que l'objet de la philosophie qui est la totalité de l'expérience humaine, ne peut être délimité avec précision compte tenu du caractère ouvert et illimité de l'expérience humaine. Quant à la seconde, elle tient au fait, qu'au-delà de cette « difficulté », la philosophie qui demeure le lieu par excellence de la multiplicité des prises de positions, ne peut

⁴ A. Gramsci : Cahiers de prison. Edition Gallimard, 1978, p.175

contrairement aux sciences, avoir une définition. La philosophie est donc la seule discipline dont la définition pose un certain nombre de problèmes.

Mais il ne faudrait pas s'arrêter à une telle lecture qui n'est que superficielle. En réalité, à trop pousser la réflexion et à trop élargir le champ de la vision intellectuelle, nous voyons finalement que, ce qui dans un premier temps nous apparaissait comme autant de « difficultés » quant à la définition de la philosophie, peut dans une certaine mesure apparaître comme une façon de la définir.

En effet, ce qui caractérise la philosophie, c'est qu'elle n'a pas d'objet propre. La philosophie a comme objet la réalité d'une manière générale. C'est pourquoi Hegel voit dans la philosophie un déploiement, une progression, un processus de totalisation. La discipline philosophique peut à la fois paraître, sans que cela ne porte atteinte à son essence, comme vision globale du monde, comme amour de la sagesse, comme connaissance de la totalité, comme réflexion critique etc.

Le fait de ne pas avoir un objet propre ne signifie pas qu'on philosophe n'importe comment. La philosophie est un discours cohérent et rationnel, résultant d'une réflexion profonde, le fruit de pensées et de méditations sérieuses. Sémou Pathé Guèye nous offre une définition assez claire quand il écrit : *« la philosophie est une activité intellectuelle, consciente et méthodiquement conduite, de production et de mise en forme logique d'idées et de représentation, une activité qui saisit et exprime l'essence du réel sous forme de catégories qui, agencées d'une certaine façon dans la pensée d'un philosophe particulier, définissent le contenu de la philosophie de ce philosophe⁵ »*.

Cette citation nous permet de voir en même temps la relation entre la philosophie et le philosophe. En réalité il ne peut pas y avoir de philosophie sans

⁵ Sémou Pathé Guèye : op-cit, p.33

philosophes, c'est à dire des hommes qui, par leurs pensées et leurs productions intellectuelles, alimentent cette discipline.

La philosophie nous apparaît donc, non seulement comme un questionnement théorique, une interrogation sur le pourquoi des choses, mais aussi comme sagesse pratique, comme un ensemble d'éléments nécessaires à une bonne conduite et à une bonne vie. Ainsi les trois grands objectifs que se donnent pour tâche ceux qui ont pour ambition d'être philosophes sont les suivantes : d'abord mieux penser en procédant à une analyse réflexive critique ; ensuite comprendre, au sens fort d'une tentative pour constituer un savoir unifié et enfin mieux agir en tâchant de se comporter en sage et bien agir pour le bien de l'humanité.

1.1- La philosophie comme questionnement théorique

En tant que discipline théorique, système de pensées ou plus généralement, en tant qu'activité et produit de l'esprit, la philosophie se conçoit comme un questionnement paradoxal.

En effet, l'origine de la philosophie est à chercher même dans l'étonnement. L'homme qui vit dans un univers avec ses manifestations diverses et constamment changeantes, s'émerveille à la vue de tous ces phénomènes de la nature et s'étonne. Son étonnement lui pousse à se poser des questions et il tente d'y apporter des réponses. Ainsi il se pose toujours la question : **pourquoi** ? A partir de là il cherche à assurer des fondements solides à sa connaissance en prolongeant toujours les interrogations et en saisissant par la pensée des abstractions nécessaires à la compréhension de tel ou de tel autre phénomène. Toute interrogation philosophique rencontre des questions, des problèmes de fondements, des problèmes d'origine. Aristote énonçait déjà cette grande question métaphysico - philosophique : « *Qu'est-ce que l'être ?* », question nous dit Heidegger qui a été radicalisée lorsque Leibniz l'a formulée d'une façon plus dramatique en ces termes : « *pourquoi y'a t-il quelque chose plutôt que*

rien ? ». Être philosophe, c'est accéder à ce genre de question, et c'est une question qui n'a pas de place dans la vie quotidienne et qui même, d'une certaine façon n'a pas de place dans la vie savante.

La philosophie qui se veut ainsi un questionnement théorique, cherche à dépasser les impressions, les apparences et les premières manifestations. C'est pourquoi toute philosophie commence donc avec ce doute sur la valeur des opinions, et même par un fort soupçon sur la valeur de nos propres opinions, qui après tout, ne sont à proprement parler que des croyances. Toute philosophie a donc l'ambition de dépasser la croyance ; et, c'est ce qui fait, que dans la Grèce antique, lieu de naissance de la philosophie, dit-on, les premiers philosophes ont toujours eu le souci de se séparer de la doxa (opinion) source d'erreurs et de tromperies, pour faire leur l'épistémè (la science).

Cette méfiance théorique envers l'opinion et les croyances est un élément fondamental de la démarche philosophique. En effet le doute et l'éternelle remise en cause des pseudo connaissances du passé est une phase par laquelle passent tous ces qui se donnent pour tâche de philosopher et de découvrir la vérité. On se rappelle du doute cartésien, qui était indispensable à l'auteur du Discours de la méthode pour trouver un fondement inébranlable à sa philosophie. D'ailleurs c'est dans la même veine, que Husserl affirme dans les Méditations cartésiennes : « *quiconque veut vraiment devenir philosophe devra « une fois sa vie » se replier sur soi-même, et, au dedans de soi, tenter de renverser toutes les sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire* ⁶ »

Le but apparent de toute cette méfiance envers les idées reçues et les connaissances non fondées est fondamentalement la recherche de la vérité. Chercher la vérité a donc toujours été la préoccupation des philosophes depuis la période hellénistique. Une connaissance ne peut-être fondée que si elle repose sur des bases solides et, seules les idées vraies de toute éternité peuvent garantir une telle solidité. C'est pourquoi de l'avais de Louis Althusser, « *un unique mot*

⁶ E. Husserl : Méditations cartésiennes. (1929) Edition Vrin. P.15

peut résumer la fonction maîtresse de la pratique philosophique : « tracer une ligne de démarcation entre les idées vraies et les idées fausses⁷ ». Cette séparation des idées vraies d'avec les idées fausses demeure une tâche pourtant difficile, mais nécessaire pour garantir un statut théorique et de l'originalité à nos pensées et à nos réflexions ; d'ailleurs c'est pour cela que chez les présocratiques, la philosophie est donc la science qui se distingue de la croyance (opinion), elle correspond toujours à une situation dans laquelle, l'individu règle ses comptes avec la société où il a grandi et fut élevé car, une telle société est le réceptacle de ces idées fausses.

Au demeurant, c'est cette recherche constante de la vérité qui pousse les philosophes à développer des conceptions du monde et à forger des concepts théoriques. La philosophie est production et création de concepts. Chaque philosophe crée un concept et parfois des concepts qui s'articulent entre eux selon des modalités. C'est à travers ces abstractions conceptuelles que les philosophes arrivent à dire le monde, à s'exprimer et à rendre compte des réflexions théoriques. De ce fait le langage ou précisément la langue, demeure un outil d'exposition de la pensée pour les philosophes et, les « mots » deviennent un enjeu. L'ensemble des discussions théoriques des philosophes tournent autour des expressions, c'est ce qui fait, selon Althusser que : *« la philosophie, jusque dans ses longs travaux théoriques les plus abstraits, les plus difficiles, se bat en même temps sur des mots : contre les mots mensonges, contre les mots équivoques, pour les mots justes. Elle se bat sur des « nuances »⁸. »*

Ainsi à la suite de cette « bataille sur les nuances », la philosophie se laisse voir comme le terrain des contradictions les plus apparentes. Les différentes philosophies se réfutent les unes des autres. Non seulement les philosophes n'ont pas tous une vision commune de la réalité, mais aussi

⁷ Louis Althusser : *Positions*, éd. Cit. p.45

⁸ *ibid* p.47

n'entendent pas de la même manière les expressions philosophiques et il peut y avoir une pluralité de définitions des concepts théoriques.

Cependant, de l'avis de Hegel, si les philosophes se réfutent les uns des autres, elles ne le font nullement comme si elles étaient fausses à la manière des opérations de calcul mathématique. Si donc les différentes philosophies ne s'accordent pas sur une chose, cela résulte simplement du fait que la réalité à saisir est tellement large qu'aucune philosophie ne peut à elle seule tout comprendre. De ce fait, les philosophies particulières forment une unité pour donner ce qu'on appelle : la philosophie. L'histoire de la philosophie d'après Hegel, ne manifeste dans les philosophies en apparence diverses, qu'une seule philosophie aux divers degrés de son développement. C'est pourquoi, conclut-il : « *la dernière venue des philosophies est le résultat de toutes les précédentes et doit contenir par conséquent les principes de toutes les autres ; si vraiment elle est une philosophie, elle doit être la plus développée, la plus riche, la plus concrète*⁹ »

A partir de là, la philosophie devient une vision d'ensemble, une saisie conceptuelle de la réalité. La philosophie comme connaissance de la totalité et comme entreprise pour comprendre et saisir le réel, ne peut qu'avoir un caractère universel car, elle vise la globalité : toutefois le philosophe, même si il développe des réflexions théoriques, ne pense pas à partir de rien ; il s'appuie toujours sur des réalités concrètes, sur des données spécifiques à une période ou à un peuple, pour enfin se déployer à travers l'espace du monde en vue d'acquérir le caractère universel. C'est cette articulation de la « particularité et de « l'université » qui a poussé Henri Arvon à écrire : « *Toute philosophie, est à la fois universelle et particulière ; elle ressemble à une plante qui tire sa substance en même temps du soleil qui brille pour tous et du sol où elle est enracinée*¹⁰ »

⁹ Hegel : précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques. Edition Vrin 1952 p.39

¹⁰ HENRI ARVON : la philosophie allemande. Op. Cit. P.11

Bien vrai que la philosophie est d'abord un questionnement théorique, c'est –à- dire une interrogation permanente pour saisir la réalité par les abstractions conceptuelles et de l'expliquer, elle est aussi par voie logique une sagesse pratique, qui a des visées utilitaires, une portée hautement symbolique et humaine.

2.1- La philosophie comme sagesse pratique

La philosophie est certes une réflexion, un questionnement théorique qui est à la fois critique et rationnel et qui cherche à donner le sens, la signification (recherche de fondement) de toute connaissance et de toute action, mais elle est aussi une sagesse pratique qui a des visées très utilitaires.

Même si la philosophie, comme le dit Gilles Deleuze, c'est de « créer des concepts », elle ne se réduit pas pour autant à une activité purement théorique, critique et négative. La critique et le questionnement théorique ne sont pas une fin en soi. Ce que vise la philosophie, c'est de comprendre le monde et la situation de l'homme dans le monde, comprendre et saisir le sens.

Toute philosophie se présente comme interprétation du monde et de l'homme, pour une vie digne et plus supportable.

Si on se réfère à l'étymologie, nous voyons que la philosophie signifie « amour de la sagesse ». En effet le *philo-sophos* est un ami de la sagesse. L'étymologie nous apprend au moins deux choses : d'une part la philosophie concerne la connaissance, elle est une activité intellectuelle qui consiste à cultiver ses facultés, d'autre part, la philosophie a aussi une finalité morale et pratique : elle est un art de vivre. Le philosophe est celui qui vit selon des principes et qui met ses compétences et ses talents au service d'un engagement.

D'abord cette sagesse pratique des philosophes est la recherche d'un mode de vie adéquat : il s'agit de bien vivre pour atteindre le bonheur pour soi mais aussi pour les autres hommes. Ce premier sens de la sagesse se rencontre à

peu près chez tous les philosophes, surtout ceux de l'antiquité grecque. Comme dans toute philosophie, la voie qui mène à la sagesse est celle de la raison ; et pour les Epicuriens, cette raison doit mener à la sagesse en permettant d'abord de faire la distinction entre les plaisirs purs et les plaisirs impurs.

Selon Epicure, l'homme sage se contentera de la recherche des plaisirs purs et évitera les plaisirs impurs comme le pouvoir, la gloire, le luxe etc. C'est ainsi qu'on peut atteindre le bonheur. Epicure écrit dans sa Lettre à Ménécée : *« On ne peut être heureux sans être sage, honnête et juste, on ne peut être sage, honnête et juste sans être heureux¹¹ ».*

C'est la même raison bien conduite, qui mènera à la sagesse chez les stoïciens, mais cela par des voies différentes. Les philosophes qui ont surtout développé le stoïcisme sont Zénon de Cittium, Epictète, Marc – Auréole et Sénèque. Pour eux le bonheur réside dans l'ataraxie c'est-à-dire l'absence de troubles, la paix de l'âme. Seule la raison, donc la philosophie peut y mener. En effet cette raison montre les choses qui dépendent de nous et celles qui ne dépendent pas de nous. L'homme sage est celui qui maîtrise ce qui dépend de lui et qui cultive une totale indifférence par rapport aux choses qui échappent à son pouvoir. Cette sagesse enseigne que ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les événements, mais les jugements qu'ils font sur les événements qui les troublent. De tout cela, Epictète tire la leçon et fait la recommandation suivante : « Abtiens toi et supporte ».

La morale stoïcienne aura une grande influence. On retrouve même quelques uns de ses enseignements dans la philosophie cartésienne. La question de la sagesse est très présente dans l'œuvre philosophique de Descartes. Dans la lettre préface aux Principes de la philosophie, Descartes expose clairement sa vision de la sagesse : *« par la sagesse on n'entend non seulement la prudence dans les affaires mais aussi la parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir tant sur la conduite de sa vie que pour la conservation de*

¹¹ Epicure : Lettre à Ménécée, in Doctrines et Maximes éd. Hermann p.102

*sa santé et l'invention de tous les arts*¹² » Dans cette définition, Descartes pose deux aspects de la philosophie : un aspect théorique et un aspect pratique. Pour l'aspect théorique, la sagesse consiste dans « la parfaite connaissance ».

Celle-ci désigne la connaissance rationnelle par opposition aux connaissances qui nous proviennent du sens commun : les opinions, les idées reçues, les dogmes...Cependant, cette sagesse théorique n'a de valeur qu'en ce qu'elle détermine une sagesse pratique. Le vrai savoir sert à une vie parfaite : « la prudence dans les affaires », « la conduite de sa vie », « la conservation de sa santé » et enfin « l'invention de tous les arts » c'est à dire les sciences et techniques utiles pour notre vie.

D'ailleurs, même le platonisme qui semblait fuir le monde en faisant une distinction entre le monde terrestre, monde de l'illusion et le monde intelligible, monde de la vérité, a aussi des soucis pratiques. La sagesse pratique du platonisme consiste tout d'abord à demander en réalité au philosophe de revenir « sur terre » après avoir contempler la vérité et la lumière qui se trouve « au ciel ». Ce retour appelée « dialectique descendante » permet aux philosophes d'exercer sur terre une « certaine dictature pédagogique » c'est à dire éclairer la vision des hommes profanes.

Nous voyons, qu'en dernière instance, le philosophe qui recherche la connaissance et se passionne sur tout ce qui peut la produire, reste toujours préoccupé par la conduite de la vie, une manière de vivre qui est toujours conforme aux principes de la rationalité. Dans la même lancée, Alain écrit dans les Eléments de philosophie : « *Toute connaissance est bonne au philosophe, autant qu'elle conduit à la sagesse, mais l'objet véritable est toujours une bonne police de l'esprit*¹³. »

Au demeurant, cet aspect pratique de la sagesse philosophique a considérablement évolué, et est aujourd'hui étudié en philosophie politique, en

¹² Descartes : Lettre préface aux principes de la philosophie. Bibliothèque de la pléiade, édition Gallimard, p.557

¹³ Alain Eléments de philosophie : collection « Idée » édition Gallimard, 1985-p.21

philosophie de l'action et en Ethique. D'ailleurs, même avant notre époque, des philosophes ont eu à développer des réflexions sur les multiples manifestations de la vie des hommes, par exemple sur le fonctionnement de la cité. A certaines périodes de l'histoire, le philosophe semble avoir pu jouer un rôle à sa mesure et en particulier un rôle politique plus ou moins important : c'est le cas de certains présocratiques qui cherchaient à favoriser une union des cités grecques.

D'un autre côté, chez Platon, la philosophie devient politique, elle est bien plus que de la rhétorique. Platon a particulièrement développé une philosophie politique en réfléchissant sur comment les cités devraient être gouvernées pour favoriser l'épanouissement des citoyens et la prospérité des cités elles-mêmes. Aristote aussi, dans son œuvre, surtout La politique, a fait une profonde analyse de la vie des cités et du fonctionnement du pouvoir politique.

L'histoire de la philosophie médiévale, moderne et contemporaine foisonne d'œuvres qui traitent des questions politiques, des sujets relatifs à la gestion du pouvoir et aux problèmes de société. L'Esprit des lois de Montesquieu, Du citoyen de Thomas Hobbes, Le traité théologico-politique de Spinoza en sont des examens illustratifs.

La philosophie est aussi une réflexion sur le vécu quotidien, derrière toute réflexion, se cache quelque part des visées pratiques. Et comme le remarque Henri Lefebvre, « *la philosophie, malgré les appréciations malveillantes, ne se lance pas imprudemment dans une aventure spéculative*¹⁴. »

La philosophie n'a pas donc toujours été cette réflexion purement théorique sans aucun souci d'englober une sagesse pratique. On se rappelle que Feuerbach avait déjà formulé ce vœu. Chez lui, la philosophie doit descendre du ciel sur la terre pour s'occuper des simples préoccupations quotidiennes. Il demandait au philosophe ne pas se distinguer des hommes et de ne pas penser comme un simple penseur. Le philosophe est celui qui pense comme un être réel, exposé à la « houle vivifiante de la mer du monde ».

¹⁴ Henri Lefebvre : Une pensée devenue monde éd. Cit p. 67

En définitive, nous percevons que le mot « philosopher » est un mot qui a quelque part un caractère ambigu : en un sens large, il peut désigner la contemplation, une conception générale du monde, comme résultat de l'amour de la connaissance, mais en un autre sens, il désigne un art de bien vivre. Il désigne donc à la fois une représentation de type contemplative (connaissance pure) ou une activité plus engagée dans la vie proprement humaine. L'activité de philosopher concerne à la fois l'action morale et politique et nos moyens de connaissance. Ainsi ceux que l'on nomme « philosophes » sont des hommes qui ont une activité réflexive interne, qui développent des idées et des conceptions du monde et qui prennent quelque fois le temps de prendre en charge des questions d'ordre politique au sens le plus large du mot politique. Les philosophes, loin d'être des « donneurs de leçons » ou des guides spirituels, sont donc ceux qui peuvent éclairer les chemins et épargner à l'humanité de perdre beaucoup de temps sur les sentiers, longs et difficiles qui mènent à la liberté et à l'épanouissement. C'est pourquoi cette remarque de Jean Daniel est à apprécier à sa juste mesure : « *Allez vers les philosophes, non pas avec l'idée que l'on va pénétrer dans des cathédrales où se dispensent des messes ésotériques mais vers de puissants esprits qui nous font gagner du temps*¹⁵ »

Les philosophes, du fait de vouloir toujours asseoir des fondements inébranlables à la connaissance, ont tous voulu chercher la vérité, même ceux qui nient l'existence de vérité car, chez tous les philosophes, il existe ce souci de posséder des éléments surs pour aller à la conquête du monde. Ils nourrissaient tous l'ambition d'élaborer des théories qui seront partout valables et pour toujours. Henri Le Febvre écrit : « *Les philosophes ont toujours voulu changer le monde. Comment ? Par la vérité. La leur. Ils proposaient une certaine façon de vivre. Ils avaient tous un projet*¹⁶ ».

¹⁵ Jean Daniel : Les grandes questions de la philosophie (anthologie de textes de l'Antiquité à nos jours). Textes réunis et présentés par Marie-Reine Moriville Edition Maisonneuve et Larose 1998.

¹⁶ Henri Le Febvre : op-cit. p. 73

CHAPITRE 2 : MARX : UN PHILOSOPHE CRITIQUE ET REVOLUTIONNAIRE

La tentative de définition de la philosophie ou plus précisément du verbe « philosopher » que nous avons esquissé nous a permis de disposer de certains éléments pouvant nous aider à qualifier le comportement et les actions d'un homme qui mène certaines réflexions ou qui propose par écrit ou par un autre moyen des projets de société.

L'exposé de l'entreprise marxienne de la critique de la philosophie, nous avait poussé à nous poser la question de savoir si Marx est effectivement philosophe, si sa pensée et sa méthode ont quelque chose de philosophique.

En suivant pas à pas la critique marxienne et en regardant là où elle veut nous mener, en considérant sa méthode d'analyse des problèmes et des situations, en appréciant les divers domaines du savoir explorés par Marx et enfin en jugeant la portée de son ambition, nous sommes tenus d'apercevoir en ce Marx, un philosophe critique et révolutionnaire, un philosophe d'un autre genre.

La philosophie de Marx ou bien la philosophie chez Marx, a un caractère particulier qui la distingue immédiatement de toute la tradition philosophique antérieure. Chez Marx, la philosophie devient action, elle cesse d'être une simple interrogation, une simple contemplation des idées éternelles.

Cette philosophie, c'est la philosophie qui s'est dépassée, c'est ce savoir et cette attitude capables de mener une réflexion critique et de conduire à une révolution.

La pensée de Marx est en permanence, depuis l'origine jusqu'à la fin, une critique, une critique à la fois de la réalité et de l'idée que les hommes se font à travers la théorie. La plupart des titres des œuvres de Marx commence d'ailleurs par le mot « critique » : Critique de la philosophie du droit de Hegel ;

La Sainte Famille ou Critique de la critique ; Introduction à la critique de l'Economie politique ; Critique du programme de gotha...

Et d'après Raymond Aron, c'est le fait de l'importance et de la permanence de la critique qui fait qu' « *On ne peut comprendre Le capital si l'on ne se souvient pas que, pour Marx, c'est un livre qui s'appelle : Critique de l'économie politique¹⁷* » car, il s'agit tout à la fois de l'analyse de la réalité du régime économique capitaliste et de l'analyse critique de la conscience qu'en prennent les hommes, de la conscience spontanée comme de la conscience théorique.

Ce que Marx vise à travers la critique, c'est de libérer l'homme de toutes les aliénations opprimantes et agir sur le monde. L'action sur le monde, la transformation de la nature et corrélativement la transformation de l'homme par le travail c'est la praxis.

Une telle activité est essentiellement révolutionnaire puisqu'elle est refus, négation, dépassement de ce qui existe.

Marx est sans doute un penseur du « refus », qui ne se contente pas seulement de dénoncer, il propose et agit avec ceux qui agissent, c'est pourquoi il est un philosophe du « terrain » sans pour autant renoncer à l'attitude du penseur qui réfléchit et qui étudie profondément les réalités pour les fonder en théorie.

De l'avis de Isabelle Garo : « *L'Originalité de Marx réside précisément dans la volonté délibérée d'intervenir en politique, d'inscrire dans la pratique ses découvertes théoriques, d'y enraciner le mouvement d'une recherche continuée et d'engager une descendance¹⁸* ».

Ainsi, chez Marx, la philosophie devient « faire » action, dénonciation et critique, proposition et acte en vue de changer la réalité. Désormais, à l'aide de la connaissance des faits, l'homme « fabrique » des situations meilleures sur les ruines des anciennes situations aliénantes. C'est l'analyse du nouveau statut de

¹⁷ Raymond Aron : op-cit. P.69

¹⁸ Isabelle Garo : op-cit. P.12

la philosophie chez Marx qui nous permet de lire dans sa pensée, dans son orientation et ses actes, les traits d'un humanisme philosophique d'un niveau supérieur.

1.2- La philosophie comme « faire » : critique et révolution sociale chez Marx

Marx, précisément parce qu'il veut être un théoricien d'un nouveau genre, reste un militant et même un journaliste. Ayant entériné sa rupture avec la philosophie allemande, il ne renonce pas pour autant à l'effort de saisie du réel dans sa globalité.

Marx, dès le début de l'élaboration de sa pensée, présente le système hégélien comme ayant mis en forme conceptuelle les étapes du devenir de l'Esprit. La philosophie de Hegel, dit-il, représente un achèvement de la philosophie à la manière dont le système d'Aristote représente un achèvement de la philosophie grecque. Cette assimilation étant admise, Marx, dès ce moment là, pense que sa propre philosophie sera une philosophie postérieure à l'achèvement du système intellectuel et qu'elle sera donc une philosophie de l'action et de la révolution. A partir de là, la philosophie ne peut être plus la contemplation du sacré. Elle doit renoncer à son attitude ancienne et par là, renoncer à soi-même. La praxis est ce qui donne corps à la philosophie chez Marx ; se contenter uniquement de comprendre la réalité sans aucun souci pratique n'a pas une grande importance.

Louis Althusser signale cette remarque très pertinente : « *Marx n'est jamais tombé dans l'illusion idéaliste de croire que la connaissance d'un objet pourrait à la limite, remplacer cet objet, ou en dissiper l'existence¹⁹* » La simple saisie conceptuelle ne peut transformer un état de choses. Pour transformer les objets, il faut à la fois la connaissance de cet objet et une

¹⁹ L. Althusser : Pour Marx : Edition Maspero. Paris 1965. p.236

pratique. C'est pourquoi le caractère de la philosophie chez Marx est fondamentalement actif. « Philosophe » devient « faire », faire, dans le sens d'agir efficacement, de transformer par l'action une situation négative. Pour montrer le rôle primordiale de la pratique, Mao Tse Toung écrit : *« L'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde²⁰ ».*

Marx reste un philosophe qui ne recherche pas une conception pure mais une conception pratique. La philosophie concerne les soucis quotidiens de l'homme aliéné et tiendra par conséquent bon nombre de problèmes philosophiques passés pour de faux problèmes, comme par exemple celui de l'âme, de la création du monde, de Dieu....Si la philosophie se borne à de tels problèmes, elle se change en sophistique ou en Idéologie qui ne vise qu'à édulcorer la réalité meurtrissante.

Marx s'attaque à montrer que la philosophie est liée à la vie et que les philosophes sont rattachés à leur époque et à la société à la quelle ils appartiennent Voici comment il l'exprime : *« Les philosophes ne sortent pas de terre comme des champignons, ils sont les fruits de leur époque, de leur peuple, dont les énergies les plus subtils, les plus précieuses et les moins visibles s'expriment dans les idées philosophiques. Le même esprit construit les systèmes philosophiques dans le cerveau des philosophes, qui construit les chemins de fer avec les mains des ouvriers.*

La philosophie n'est pas extérieure au monde. Parce que toute philosophie véritable est la quintessence spirituelle de son temps, le temps doit venir où la philosophie aura un contact, une relation réciproque avec le monde réel de son temps, -non seulement intérieurement, mais aussi par ses manifestations-. La philosophie cesse alors d'être une opposition de système à*

²⁰ Mao Tsé Toung : Cinq Essais philosophiques, Editions en langues étrangères, Pékin 1971, p.27

*système pour devenir la philosophie du monde présent*²¹ ». A travers ces lignes que nous venons de citer, nous voyons combien selon Marx, il devient urgent que la philosophie cesse les vaines interrogations et les discussions stériles, pour s'occuper du monde réel, d'autant plus que les philosophes ne surgissent pas du néant, ils sont d'une époque et d'un peuple dont ils expriment les soucis et les préoccupations. La vie et le combat de Marx lui-même, montre combien une telle formule s'est appliquée à son auteur.

Le point de départ de la pensée marxienne est fondamentalement critique. Il devrait commencer par la critique et la poursuivre même dans tous les domaines car, c'est une condition nécessaire pour asseoir une pratique sociale efficace. Ce concept de critique qui « *domine l'itinéraire intellectuelle de Marx depuis sa jeunesse*²², » a permis d'explorer tour à tour les différentes mystifications de la réalité.

Au point de départ, le concept de critique naît évidemment du rapport de Marx et de sa génération à la philosophie de Hegel, mais Marx se différencie des autres jeunes hégéliens par le fait que pour lui, la critique ne saurait être purement intellectuelle. C'est pourquoi toute la critique antérieure, y compris la critique kantienne, était inconséquente et incapable de venir au bout de toutes ces aliénations.

Marx se propose lui de nous libérer de toutes les aliénations, d'abord par la critique, ensuite par l'action. De prime abord, Marx entreprit une critique de la philosophie, cette philosophie purement idéaliste et spéculative complètement détachée du monde et qui était devenue le terrain propice à une mystification de la réalité. Cette philosophie elle-même aliénée et aliénante devrait être dépassée. Ce que nous avons vu très explicitement à travers les parties précédentes.

²¹ K. Marx : « La philosophie et l'Esprit du temps » : Kölnisch Zeitung n°79 : Ouvrages choisis vol 1, collection Idées. Edition-Gallimard 1963. p.17-18

* C'est nous qui soulignons

²² Raymond Aron : op cit p.630

En plus, Marx a critiqué la religion qui constituait à ses yeux l'une des plus grandes aliénations. La critique de la religion comportait les idées directrices suivantes : les représentations du dogme religieux sont des représentations mythiques, délirantes, des représentations fausses de la seule réalité authentique, qui est la réalité d'ici-bas ; l'homme crée, suscite, produit ces représentations fausses en les projetant dans l'au-delà ; enfin, Marx a montré que le compromis hégélien entre religion et Etat est un compromis intenable et au fond contradictoire.

Au démarrage, Marx a aussi fait une critique du droit, et plus spécialement une critique de la philosophie du droit de Hegel. Marx soutenait l'idée et ceci contrairement à Hegel, que l'Etat politique, ou, plus rigoureusement, l'Etat en tant qu'expression essentielle de l'ordre politique, s'explique par la société civile et non inversement la société civile par l'Etat. Marx montre à travers cette critique que l'Etat prussien, dont « la philosophie du droit » de Hegel passait pour la justification n'était pas l'Etat rationnel. L'analyse que donne Hegel ne coïncide pas avec la réalité ou bien il fait passer une réalité non rationnelle pour rationnelle. Concernant la question de l'Etat, Marx est formel : l'Etat est lui-même une aliénation car c'est un appareil répressif. L'Etat est une « machine » de répression, qui permet aux classes dominantes d'assurer leur domination sur la classe ouvrière pour la soumettre au procès d'extorsion de la plus-value, c'est à dire à l'exploitation capitaliste.

Marx ne s'arrête pas simplement à la critique de la philosophie, de la religion et de l'Etat, il avait entrepris aussi la critique de l'économie ou plus précisément la critique de l'Economie politique, une telle entreprise a occupé une bonne partie de l'œuvre de Marx. Selon Marx, l'économie politique est à la fois une science de la richesse et une science du renoncement, des privations, de l'épargne. Il fallait comprendre le système économique pour avoir une bonne appréciation du système de l'exploitation capitaliste pour enfin préparer une révolution. Cette articulation de toutes ces critiques avec la révolution

inélucltable fait de Marx un : « *révolutionnaire dans la théorie et dans la pratique*²³ »

La critique de l'économie politique est donc une urgence, et elle est décisive, plus décisive même à certains égards que la critique de la philosophie. Le niveau de conscience politique de la classe ouvrière dépend de cette critique de l'économie politique, dans la mesure où elle consiste dans l'analyse exacte du capitalisme ainsi que dans la construction rationnelle du projet de son dépassement communiste.

Qu'est ce que donc à proprement parler la critique de l'économie politique ? L'auteur de la philosophie critique de l'histoire nous propose cette définition : « *La critique de l'économie politique aurait été à la fois l'étude de la formation et de la mort de l'économie capitaliste et l'étude de la force et de la faiblesse de la pensée économique appliquée à la réalité capitaliste*²⁴ ». Marx s'attachera ainsi à montrer comment est-ce que le système capitaliste et la bourgeoisie engendrent leurs propres pertes.

Le développement des moyens de production et des rapports de production avait fini par engendrer un nouveau régime : le régime capitaliste. Sous ce régime, c'est la propriété capitaliste des moyens de production qui forme la base des rapports de production. Le mécanisme fondamental du régime capitaliste engendre deux classes antagonistes : la bourgeoisie, celle qui détient les principaux leviers de l'économie, et le prolétariat, la classe des ouvriers, des masses laborieuses, qui est exploitée ou bien même sur- exploitée. La théorie des classes sociales dans le régime capitaliste se déduit de l'analyse du procès de production. Ce procès fait ressortir l'opposition fondamentale entre les capitalistes et les salariés. Le travailleur, donc le salarié est exploité jusqu'à la dernière énergie et ne reçoit que des miettes, alors qu'il effectue le travail. Ici, le travail, loin d'être l'expression même de ceci qu'à la différence de l'animal,

²³ L. Althusser : positions, éd. Cit.p.137

²⁴ Raymond Aron : op-cit. P.23

l'homme ne s'égale à lui même qu'en conquérant la nature, est devenue une perversion. Par le fait que l'ouvrier soit obligé de vendre sa force de travail pour vivre, le travail est devenu un travail aliéné. Le travail devient extérieur à l'ouvrier, c'est à dire qu'il n'appartient pas à son être. Dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas. C'est pourquoi *« l'ouvrier n'a le sentiment d'être à soi qu'en dehors du travail ; dans le travail, il se sent extérieur à soi même. Il est lui quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il n'est pas lui. Son travail n'est pas volontaire mais contraignant²⁵ »*.

Le travail n'est pas dans son essence, le moyen pénible et pesant de gagner sa vie, comme si le besoin ne pouvait jamais être que le besoin biologique, comme s'il n'y avait dans le travailleur jamais que l'animal ; il ne l'est devenu que par une perversion de sa nature, par quoi l'homme est ravalé en effet à la vie animale.

Le capitaliste exploite ainsi les ouvriers, en échangeant contre leur travail un salaire misérable. Ce que l'ouvrier perçoit comme salaire ne correspond jamais à la quantité de travail qu'il fournit. Le capitaliste lui vole la majeure partie du fruit de son travail, ce que Marx appelle la « plus-value » dans Travail salarié et Capital, on peut lire ce qui suit : *« Le salaire n'est donc pas une part de l'ouvrier à la marchandise qu'il produit. Le salaire est la partie de marchandises déjà existantes avec laquelle le capitaliste s'approprie par achat une quantité déterminée de force de travail productive²⁶ »*

La force de travail est donc une marchandise que son possesseur, le salarié, vend au capital, uniquement pour vivre. Avec cette exploitation les prolétaires perdent toute dignité. Sous la plume de Marx, on l'aura compris, le capital ne se réduit pas à une dimension purement matérielle, mais il désigne un rapport social, rapport historiquement constitué et qui a tendance à s'étendre toujours davantage dans la société. Tout le projet de Marx est de dénoncer cette

²⁵ K. Marx : Ebauche d'une critique de l'économie politique, Collection la Pléiade, Edition Gallimard tome II p.60

²⁶ K. Marx : Travail salarié et Capital, Marx, Engels, œuvres choisies, Edition du progrès 1974p.159

injustice sociale et d'amener les prolétaires à prendre conscience de la situation et à agir. Déjà dans Le manifeste du parti communiste, Marx signalait que la bourgeoisie produit avant tous ses propres fossoyeurs et que son déclin et la victoire du prolétariat sont également inévitables, vu que le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité, au profit de l'immense majorité. Le prolétariat, *« la couche la plus basse de la société actuelle, ne peut se soulever, se redresser, sans faire voler en éclats toute la superstructure des couches qui constituent la société officielle »*²⁷

L'augmentation croissante du nombre des prolétaires et la prise de conscience qui se détermine de jour en jour déboucheront forcément sur une révolution, donc une action. Il faut l'action pour que la théorie marxiste soit vraie parce qu'elle est à la fois une analyse et une volonté. Elle est une analyse en ce sens qu'elle montre la situation du prolétariat dans la société capitaliste et elle est une volonté en ce sens qu'elle tend à enseigner au prolétariat exploité les conditions de sa libération et de la révolution.

La révolution mènera au communisme, qui est avant tout un mouvement parce qu'il est issu des contradictions du réel. La société communiste, société égalitaire exige d'abord la suppression de la propriété privée, car, *« la suppression de la propriété privée en tant qu'appropriation de la vie humaine est donc la suppression positive de toute aliénation, donc le retour de l'homme de la religion, de la famille, de l'Etat etc. à son existence humaine, c'est-à-dire sociale »*²⁸

Donc avec la société communiste, l'homme retrouve son essence qui était longtemps aliénée, il peut maintenant se livrer aux activités de son choix sans être contraint par aucune force extérieure ; cet nouveau état est l'aboutissement logique d'un long processus de lutte. Le communisme c'est l'émancipation réalisée.

²⁷ K. Marx : Le manifeste du parti communiste : op-cit. p35

²⁸ K. Marx : Economie politique et philosophie, in œuvres philosophiques, édition champ Libre, Paris 1981 p.21

En résumé, Marx est donc parti de la critique de la philosophie spéculative et des diverses autres aliénations comme la religion et l'Etat. Il a abouti à la critique de l'économie politique. Celle-ci lui a permis d'analyser à fond le fonctionnement du système capitaliste qui est basé sur l'exploitation des masses laborieuses, le prolétariat. Il a montré aux prolétaires la voie de la révolution : l'émancipation humaine, c'est-à-dire le communisme. Voici comment la philosophie devient « faire » chez Marx. La philosophie devient, comme le souligne Léopold Flam, une réflexion sur « *la vie quotidienne* » et non sur « *le dimanche de l'existence*²⁹ »

La philosophie marxienne n'est pas une philosophie du type kantien opposant ce qui est à ce qui doit être.

C'est une philosophie qui prétend, par l'analyse de la réalité existante, dégager ce qui est la raison d'être, l'objectif de ce qui est.

Cette efficacité a permis à Marx d'établir des liens entre sa théorie et les mouvements révolutionnaires. L'aspect pratique de sa philosophie attire les masses. Et ceci est un fait presque inédit dans l'histoire de la philosophie.

Raymond Aron rendait cette différence de la pensée marxienne avec les autres philosophes en ces termes : « *Ce lien entre la pensée de Marx et le mouvement socialiste crée naturellement une situation dont il n'y a pas d'équivalent dans l'histoire du cartésianisme ou dans l'histoire du kantisme .Ni le cartésianisme, ni le kantisme ne sont devenus la tête pesante de masses agissantes*³⁰ ».

La pensée et l'engagement de Marx renferment au fond un humanisme qu'on peut qualifier de « philosophique », un humanisme d'une haute portée.

²⁹ Léopold Flam : passé et avenir de la philosophie, édition de l'Institut de Sociologie. Université Libre de Bruxelles - 1970

³⁰ Raymond Aron : op-cit-p.29

2.2- L'humanisme philosophique de Karl Marx

Karl Marx a fondamentalement révolutionné la pratique de la philosophie, en s'occupant particulièrement des questions liées au vécu quotidien des hommes. Il a élaboré, à la suite de beaucoup de réflexions sur la façon dont les hommes mènent leur vie, une théorie très puissante qui a servi de fondement, à une certaine prise de conscience et à l'élaboration d'un processus révolutionnaire. Derrière tout cela se cache en l'homme, un humanisme très éclairé et vivant, un humanisme qui repose sur un savoir et sur des convictions.

L'humanisme de Marx est philosophique puisqu'il est sincère et fait appel à la sagesse ; c'est un humanisme vécu au plus profond de l'être et mis à la disposition de l'humanité. Dès lors, Marx apparaît comme un philosophe qui vit intérieurement ses pensées et ses ambitions et qui, en même temps, nourrit la grande ambition de libérer ses semblables (les hommes d'une manière général) des servitudes.

Marx, n'est-il pas en réalité ce philosophe engagé qui prit le risque de mettre son savoir au service des luttes sociales et politiques de son temps ? En réalité, Marx a toujours été animé d'un sentiment moral très fort, sentiment moral, « *qui s'exprime dès ses dissertations d'écolier, que l'on retrouve dans tous ses textes*³¹ » nous dit Raymond Aron : le sentiment moral chez Marx est une espèce de révolte contre l'injustice, un sens aigu de la justice et en même temps un sens aigu de l'action. Marx sentait ce qui était injuste et pour lui la moralité devait être une moralité pratique, une moralité en action, qui consistait, après avoir observé l'injustice, à agir pour la supprimer.

C'est ce sens d'une justice plus équitable qui poussa Marx à mener tous ces combats et à tous les niveaux. Depuis son jeune âge, il eut comme héros le titan Prométhée qui selon la légende avait donné la connaissance aux hommes. Prométhée incarnait le genre créateur de l'humanité. C'est cette préoccupation d'une moralité pratique qui poussa Marx à déployer une intense activité

³¹ Raymond Aron : op-cit. p. 89

journalistique, parallèlement à cette recherche d'ordre théorique et qui vise la réélaboration des catégories permettant de penser l'histoire.

Marx fut quelque temps journaliste, il fut dirigé vers cette carrière car, le mouvement politique qui prit naissance après la mort de Frédéric Guillaume III, l'empêcha d'être nommé chargé de cours de philosophie.

Quand il était à la « Gazette rhénane », Marx défendait la liberté de la presse contre la censure, dénonça la misère des vigneron de la Moselle et examina les débats de la Diète rhénane concernant les vols de bois. Marx se met ainsi du côté des démunis et défend leur cause avec ardeur, c'est une caractéristique d'un humanisme ardent.

Ce même humanisme le poussa à se mettre du côté du prolétariat et défendre la cause de ces milliers d'exploités alors que lui-même, il n'était pas issu directement de cette couche déshéritée. Il aurait pu mettre ses compétences et son talent au service d'un autre domaine, financièrement plus rentable et vivre ainsi dans l'aisance. Mais il préféra être parmi les ouvriers, se mêler de leurs problèmes, combattre activement à leurs côtés. Marx n'est pas un penseur solitaire. Dans Passé et avenir de la philosophie, Léopold Flam soutient que *« ce qu'il y a de neuf chez Marx, c'est sa volonté radicale de penser avec les autres hommes³² »*. Il partage ses pensées et ses préoccupations avec la masse car, une action suppose une force donc les hommes et non pas la seule puissance du penseur. C'est pourquoi la conception du monde la plus avancée, authentiquement scientifique, qui a armé l'humanité et la classe ouvrière la plus révolutionnaire, de l'instrument de la connaissance et de la transformation du monde est liée à Marx dont elle porte le nom.

L'humanisme de Marx s'étend à tous les être humains. Il est un penseur de l'universel car, pour lui, toute forme d'émancipation réelle ne peut-être qu'universelle.

³² Leopold Flam : op-cit. p. 150

A cet égard, la Question juive expose la distinction entre la simple émancipation politique et l'émancipation universelle, et établit la nécessité de l'évolution de l'une à l'autre.

Durant toute sa vie, Marx mena ses recherches théoriques et ses luttes pratiques dans l'indifférence la plus totale. Il a vécu très modestement, il fut très mobile. Après être sorti de son pays natal : l'Allemagne, il a vécu à Paris, à Bruxelles et enfin à Londres, sans jamais se décourager, sans jamais renoncer à son ambition théorique et pratique. Avec le soutien de son ami Engels, il accompagnât le mouvement ouvrier sur tous les fronts. Tous les deux ont vécu pour leurs idées. Gilbert Badia écrivait à l'endroit des deux compagnons : « *A aucun moment, Marx, pas plus qu'Engels, n'a songé ni à ses intérêts propres, ni à sa gloire personnelle. Tous leurs efforts, toute leur activité, ils les consacrent à la poursuite d'objectifs communs qui dépassent les individualités*³³. » Ceci est un comportement d'un sage philosophe, qui a toujours une vision plus large des choses et qui ne s'attache pas trop au gain et aux privilèges.

Marx était aussi un travail infatigable. Il consacrait tout son temps à l'écriture et à la recherche, au point de nuire même à sa santé. Il le fallait car l'émancipation de l'humanité l'exigeait. La science ne doit pas être un plaisir égoïste, disait Marx, ceux qui ont la chance de pouvoir se consacrer à des études scientifiques doivent être les premiers à mettre leur connaissance au service de l'humanité.

D'après Engels (on ne peut pas avoir meilleur témoin), Marx supportait beaucoup les calomnies. En véritable philosophe, il accordait peu d'importance aux calomnies et aux malédictions que lui couvraient les gouvernements et les bourgeois conservateurs. Toujours selon Engels, « *il écartait tout cela de son*

³³ Gilbert Badia : «Engels et Marx : histoire d'une amitié » in Friedrich Engels, savant et révolutionnaire, sous la direction de Georges Labica PUF 1997

chemin comme des toiles d'araignée, sans y faire attention et il ne répondait qu'en cas de nécessité³⁴ ».

Voici quelques traits de ce que nous appelons l'humanisme philosophique de Karl Marx. Chez Marx, la révolte répondait à une exigence éthique car, l'homme mérite une vie plus digne, il ne mérite pas d'être exploité surtout par son prochain. Marx fournit un travail énorme avec la ferme volonté de donner une base scientifique au mouvement socialiste, qui jusque là errait dans les brumes de l'utopie. Il est incontestable que Marx a vécu pour ses idées, il a vécu pour la révolution avec une indifférence totale au confort de l'existence et au succès pratique. Marx était un visionnaire, il avait une vision de l'avenir mais surtout une maîtrise parfaite de l'histoire, il peut être dès fois incompris. Daniel Bensaïd disait dans ce sens en parlant de la pensée de Marx : « *profondément ancrée dans son présent, elle l'excède et le déborde vers le passé et l'avenir. C'est pourquoi le son de son discours est pratiquement inaudible* aux contemporains insensibles à l'art du contretemps³⁵ ».*

Toutes ces questions traitées ci-dessus, place bien Marx sur le terrain de la philosophie. Ainsi à notre question initiale : Marx est-il philosophe ? nous pouvons maintenant répondre bien par l'affirmative, mais en y ajoutant ceci : il est un philosophe d'une autre genre car, il pratique la philosophie autrement. Avec Marx, les phrases sur la conscience prennent fin, et le savoir réel prend la place. Le marxisme n'est pas une ontologie, elle ne vise pas l'être. Il est orienté à des fins pratiques ; dévoiler le sens de l'histoire, forger les conditions des possibilités qui font de l'homme, l'artisan de sa propre histoire. Le marxisme présente une doctrine d'action, sans renoncer en rien à la connaissance scientifique. Au contraire, la pensée de Marx prône l'unité de la théorie et de l'action.

³⁴ F. Engels : « Discours sur la tombe de Karl Marx » ; op.- cit. p.448

³⁵ Daniel Bensaïd : Marx l'intempestif. Edition Fayard, 1996 p.12

* c'est l'auteur qui souligne

Marx a d'abord critiqué la philosophie et de toutes les autres aliénations, avant de fonder sa propre théorie : Sémou Pathé Gueye dit très clairement : *«Le marxisme n'est ni plus ni moins qu'une philosophie, mais une philosophie qui, au lieu d'exposer positivement ce qui aurait sans difficulté permis de l'identifier comme telle, a préféré emprunter le détour d'une critique de la philosophie, pour faire entrevoir indirectement sa propre spécificité³⁶ »*.

Marx a préféré d'abord dire ce que sa philosophie n'est pas en critiquant la philosophie idéaliste et spéculative, pour enfin dire ce que sa philosophie est, à savoir une doctrine de l'action.

³⁶ Sémou Pathé Guèye : op-cit p.57

CONCLUSION

Nous avons tenté tout au long de ce travail, de saisir le sens et la portée de l'entreprise marxienne de la critique de la philosophie.

La critique de la philosophie chez Marx suit non seulement un schéma méthodique, mais aussi, elle apparaît comme une étape importante dans le processus de mise à jour de la nouvelle science de l'histoire. Celle-ci permet une plus bonne compréhension des rapports économiques et sociaux existants entre les hommes. La parfaite maîtrise de toutes ces données offre ainsi aux opprimés les moyens efficaces pour mener la lutte devant aboutir à la libération totale de toutes les aliénations opprimantes.

Le but premier et dernier de Marx étant de libérer les hommes de tout ce qui aliène, nous avons vu comment, chez lui, la critique apparaît comme la première arme.

Si Marx critique la philosophie, c'est parce que, depuis longtemps, cette discipline demeure le terrain où n'évoluent que des constructions purement idéalistes et spéculatives. La philosophie qui a d'ailleurs tout pensé, se limitait à la construction de « systèmes » et à l'interprétation alors que les conditions de vie des hommes exigeaient la transformation radicale de l'état existant. C'est pourquoi selon Marx, la praxis devient le critère de la vérité.

Dans un premier temps Marx commence d'abord par une critique sévère de la philosophie idéaliste et spéculative. L'idéalisme qui, depuis Platon jusqu'à Hegel, a dominé en grande partie l'histoire de la philosophie, devrait être complètement mise à nu par celui qui ne voyait aucunement dans l'Idée absolue, ni dans le monde intelligible, la réalité de notre vie et le moteur de l'histoire.

La philosophie spéculative égare l'homme sur ses propres possibilités et sur son essence véritable. C'est dans le monde sensible que se trouve la clef de la pensée philosophique et religieuse. La religion elle aussi rend l'homme étranger à lui-même, elle est l'une des plus grandes aliénations. Elle empêche l'homme de prendre réellement conscience de ses capacités pour agir positivement sur le monde. La philosophie spéculative et la religion ne

développent que des rêveries idéologiques qui empêchent de voir la réalité car, l'idéologie d'une manière générale a pour fonction de créer une mystification et d'empêcher les hommes d'avoir une nette vision du monde et des phénomènes.

Marx a été particulièrement plus critique à l'endroit de Hegel ; ce dernier hérite d'une longue tradition philosophique idéaliste, mais aussi en plus d'être un prédécesseur immédiat de Marx, il est en même temps celui qui a amené la philosophie à son point culminant, faisant ainsi de l'Esprit absolu le moteur de l'histoire. Hegel apparaît donc comme celui qui a le plus participé à la mystification de la réalité.

Les hégéliens de gauche ont reçu sévèrement les critiques de Marx et de son ami Engels. Ces philosophes allemands qui étaient en rupture avec les hégéliens orthodoxes, prônaient l'émancipation en voulant dépasser Hegel. Marx fut momentanément un membre du cercle des jeunes hégéliens, avant de se séparer de ses anciens compagnons. Ces derniers, notamment Bruno Bauer et Marx Stirner sont particulièrement visés car, ils s'arrêtent à une critique purement intellectuelle et qui est incapable de propulser un projet de société viable. Les jeunes hégéliens ne se limitaient qu'à la critique des représentations religieuses. A partir de ce moment, selon Marx, il fallait remettre la pensée sur ses pieds en lui rendant sa base réelle, expliquer la pensée à l'aide du monde et non pas, comme le faisait Hegel, expliquer le monde sensible en partant du mouvement de la pensée.

Nous avons vu que Marx prône l'idée d'un dépassement de la philosophie, en précisant surtout que l'on ne peut pas supprimer la philosophie sans la réaliser. Il faut donc réaliser ce que la philosophie a déjà pensé.

Dans la formation de la pensée de Marx, Feuerbach a joué un grand rôle. Parmi tous les jeunes hégéliens, il est le plus conséquent car, il est le seul qui a pu dévoiler le mystère du système hégélien. Feuerbach a aussi le mérite de montrer en quoi la religion est une aliénation. Toutefois, Marx dépassera de loin

Feuerbach dont le matérialisme renfermait quelques défauts, incompatibles avec le matérialisme dialectique et historique que Marx a élaboré.

Marx s’empare de la dialectique, la dépouille de son caractère mystique qu’elle avait chez Hegel, pour l’adapter au matérialisme. Nous voyons tout de même par là qu’il existe chez Marx, une dépendance à Hegel : non seulement de l’emploi de la méthode dialectique mais aussi parce que la doctrine matérialiste est en quelque sorte une réaction contre l’idéalisme hégélien. C’est pourquoi, de l’avis de Isabelle Garo, « *C’est toujours en même temps contre la pensée spéculative hégélienne mais dans la proximité la plus extrême avec ses concepts et sa démarche que se construit la pensée de Marx*⁶. »

Cette articulation de la méthode dialectique et du matérialisme a permis à Marx de disposer plus d’éléments pour exposer la nouvelle science de l’histoire qu’est le matérialisme historique. Cette nouvelle façon de considérer l’histoire permet de voir que le fondement de l’histoire humaine réside dans la production des conditions d’existence matérielle des êtres vivants en société, et pour produire, les hommes établissent entre eux des liens et des rapports bien déterminés. De là, l’hypothèse essentielle de Marx est que la formation économique fonde l’édifice juridico- politique, que la structuration de ce fondement résulte de l’analyse du mode social de la production.

Au demeurant, nous nous étions posé la question de savoir si Marx est philosophe. La réponse à cette question exigeait de notre part de voir d’abord ce que signifie philosopher. La philosophie étant le plus souvent réfractaire à toute définition, nous sommes parvenus tout de même à voir en la philosophie, à la fois un questionnement théorique, mais aussi une sagesse pratique.

Les différentes analyses nous ont permis de voir en Marx un philosophe nouveau, un philosophe d’un autre genre. Henri Lefebvre écrivait : « *Il est d’ailleurs possible qu’à la question : « Marx fut-il un philosophe ? Sa pensée apporte-t-elle une philosophie ? », Il ne faille répondre ni par oui ni par non,*

⁶ Isabelle Garo : op. Cit. P64

mais « oui, en un sens et jusqu'à un certain point, non à partir de ce point où commence autre chose que la philosophie classique⁷. »

A cette question, nous préférons répondre par oui, en y ajoutant toujours quelque chose. Avec Marx, la philosophie devient « faire » ; elle cesse de spéculer sur des notions idéalistes. A la place des constructions de l'imagination, Marx entend édifier une démonstration et prouver par les faits que le capitalisme engendre lui même sa propre ruine. Marx est un philosophe critique et révolutionnaire, un philosophe qui pense avec les autres hommes pour instaurer une nouvelle société plus humaine, plus digne et égalitaire, grâce à la révolution communiste.

L'humanisme de Marx apparaît visiblement à travers ses œuvres et ses actions. Sous les dogmes, la pensée de Marx vit toujours. Ce moraliste a eu constamment en vue la survie de l'humanité livrée au jeu néfaste de l'économie capitaliste. Permettre par son discours, une émancipation : voilà son souci principal. L'humanisme de Marx est pratique et non théorique. Althusser précise bien dans ce sens : « *Le mot d'ordre de l'humanisme n'a pas de valeur théorique, mais une valeur d'indice pratique⁸* »

La philosophie pour Marx se transforme par une critique radicale. Elle disparaît en tant que contemplation, systématisation, apologie de l'accompli et de l'originel. Elle se restitue en tant que langage, aspiration et volonté.

⁷ Henri Lefebvre : Une pensée devenue monde : éd.cit.P74

⁸ L. Althusser : Pour Marx, Maspero 1965. p.258

BIBLIOGRAPHIE

A/ LES OUVRAGES DE KARL MARX

- 1) *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Epicure* : Œuvres philosophiques, Traduites de l'Allemand par J. Molitor. Editions champ Libre 1981 vol.1
- 2) *Contribution à la critique de la « philosophie du droit » de Hegel* : Œuvres philosophiques, traduites de l'Allemand par J. Molitor, Editions champ Libre 1981 vol 1
- 3) *Critique de la philosophie de l'Etat de Hegel* : Œuvres philosophiques, traduites de l'Allemand par J. Molitor, Editions champ Libre 1981, vol1
- 4) *Misère de la philosophie* : Editions sociales 1972
- 5) *Economie politique et philosophie* (Manuscrits de 1844) : Œuvres philosophiques, traduites de l'Allemand par J. Molitor. Editions champ Libre 1981 vol 2
- 6) *Les luttes de classes en France* in Marx, Engels, Œuvres choisies, Edition du Progrès, Moscou, 1974
- 7) *Travail salarié et Capital* : in Marx, Engels, œuvres choisies, Edition du progrès, Moscou, 1978
- 8) *Introduction à la Critique de l'Economie politique* : Collection « La pléiade », Edition Gallimard

9) *Ebauche d'une critique de l'Economie politique* : Collection « La Pléiade », Edition Gallimard

10) *Contribution à la critique de l'Economie Politique* in Marx, Engels, Œuvres choisies, Edition du progrès, Moscou ; 1978

11) *Le Capital* : livre I, II et III, Collection « La pléiade » Edition Gallimard.

B/ LES OUVRAGES DE KARL MARX ET DE F. ENGELS

1) *La sainte Famille, ou critique de la critique* : Œuvres philosophiques, traduites de l'Allemand par J. Molitor, Edition Cham Libre. 1981, Vol1

2) *L'Idéologie Allemande* : Editions sociales, Paris 1968

3) *Le manifeste du parti communiste*, Union Générale d'Editions, Paris 1962

C- LES OUVRAGES DE F. ENGELS

1) *Anti-Dühring*. Editions sociales, Paris 1971

2) *Dialectique de la nature* : Editions sociales ; 1968

3) *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* : Edition du Progrès Moscou 1979

* **Correspondances**

1) *Marx Engels : correspondances* : éditions sociales tome 1 et 2

* **Ouvrages groupés utilisés**

1) *Œuvres philosophiques de Karl Marx* : traduction de J. Molitor, édition champ Libre 1981, vol 1 et 2

2) *Karl Marx : Œuvres, Economie I et II* : Collection « La pléiade » Edition Gallimard.

3) Marx, Engels : *Œuvres choisies* : Editions du Progrès Moscou 1974

4) Marx, Engels : *Œuvres choisies* : Editions du progrès Moscou 1978

5) Karl Marx, *Œuvres choisies 1* : Edition Gallimard, Collection « Idées » 1963

D/ LES OUVRAGES SUR MARX ET SUR LE MARXISME

1) Althusser, Louis : *Pour Marx*, Edition Maspero, Paris 1965

2) Althusser, Louis : *Positions*, Editions Maspero, Paris 1969

3) Althusser, Louis : *Lénine et la philosophie* : Edition Maspero, Paris 1969

- 4) Aron, Raymond : *Le Marxisme de Marx* : Edition de Fallois, Barcelone 2004
- 5) Arvon, Henri : *La philosophie allemande*, Edition Seghers, Paris 1970
- 6) Bensaïd, Daniel : *Marx l'intempestif*. Edition Fayard 1996
- 7) Boutot, Alain : *La pensée allemande moderne* : Collection « Que sais-je ? », PUF, 1995
- 8) Calvez, Jean-Yves : *La pensée de Karl Marx*, Edition du Seuil, collection « points » 1970
- 9) Chevance, Bernard : *Marx et le capitalisme*. Edition Nathan, Paris 1996
- 10) Cornu, Auguste: *Karl Marx et Friedrich Engels, Tome IV. La formation du matérialisme historique*. PUF
- 11) Fougeyrollas, Pierre : *Le Marxisme en question* ; Edition du Seuil, Paris 1959
- 12) Garo, Isabelle : *Marx, une critique de la philosophie* : Edition du Seuil, collection « points », Paris 2000
- 13) Gueye, Sémou Pathé : *La position du Marxisme dans le débat contemporain sur la mort de la philosophie* (Thèse de doctorat

d'Etat es Lettres et Sciences Humaines. Université de Paris I – Panthéon – Sorbonne, 1987)

- 14) Gramsci, Antonio : *Cahiers de Prison* (1935) : Edition Gallimard, 1978
- 15) Korsch Karl : *Marxisme et philosophie*, Les Editions de Minuit 1968
- 16) Korsch Karl : *Karl Marx* ; Edition champ Libre
- 17) Labica, Georges (Sous la direction de) : *Friedrich Engels, savant et révolutionnaire*, PUF 1997
- 18) Labriola, Antonio : *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, collection Gordon et Breach, Paris
- 19) Lefebvre, Henri : *Une pensée devenue monde*, Edition fayard 1980
- 20) Lefebvre, Henri : *Pour connaître la pensée de Karl Marx*, Edition Bordas 1970
- 21) Lefebvre, Henri : *Le matérialisme dialectique*, PUF, Paris 1971
- 22) Piettre, André : *Marx et Marxisme*, PUF, 1973
- 23) Spirikine, A. : *Matérialisme dialectique*, Edition du progrès, Moscou 1986

- 24) Tsé TOUNG, Mao : *Cinq Essais philosophiques*, Edition en Langues étrangères, Pékin 1971

E/ OUVRAGES GENERAUX

- 1) Alain : *Eléments de philosophie*, Collection « Idées », Edition Gallimard, 1985
- 2) Aron, Raymond : *La philosophie critique de l'histoire (essai sur une théorie allemande de l'histoire)* Librairie philosophique J. Vrin, Novembre 2002
- 3) Daniel, Jean : *Les grandes questions de la philosophie*, Edition Maisonneuve et Larousse 1998
- 4) Descartes, René : *Méditations métaphysiques*, Edition Vrin
- 5) Descartes, René : *Principes de la philosophie*, Bibliothèque de la Pléiade, Edition Gallimard
- 6) D'hondt, Jacques : *Hegel, sa vie et son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*, PUF 1967, collection « Sup-philosophes »
- 7) Epicure : *Doctrines et Maximes*, Edition Hermann
- 8) Flam, Léopold : *Passé et avenir de la philosophie*, Editions de l'Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles, 1970

- 9) Hegel : *Précis de l'encyclopédie des Sciences philosophiques*,
Edition Vrin

- 10) Hegel : *La Science de la logique*, traduit et annoté par Bernard
Bourgeois, Librairie philosophique J. Vrin

- 11) Husserl, Edmond : *Méditations cartésiennes*, traduction de G.
Pfeiffer et E. Levinas, Edition Vrin, 1929

- 12) Lalande, André : *Vocabulaire technique et critique de la
philosophie*, PUF, Référence, quadriges

- 13) Lallement, Michel : *Histoire des idées sociologiques : des
origines à Weber*, Edition Nathan, 2001

- 14) Platon, *Phédon*, œuvres complètes vol 1- Edition Gallimard 1989

- 15) Saint Drôme, Oreste : *Comment choisir son philosophe ?* Edition
la Découverte, 200.

- 16) Verneau, Roger : *Histoire de la philosophie Contemporaine*,
Edition Beauchesne, Paris 1987

RESUME

Dans ce mémoire, nous nous proposons de voir plus clairement en quoi consiste l'entreprise marxienne de la critique de la philosophie. Il est vrai que la notion de critique occupe une place importante dans la pensée de Karl Marx et suit tout son itinéraire intellectuel. Cette présence du concept de critique montre combien Marx apparaît comme un penseur original. Selon Marx, il faut d'abord critiquer toutes les aliénations pour permettre à l'homme de s'en libérer pour retrouver sa véritable essence.

Marx a entrepris une critique de la philosophie qui continue toujours de marquer les esprits et de faire ainsi l'actualité.

Il s'agit pour nous de voir le sens et la portée de la critique et la philosophie par cet intellectuel qui a bénéficié d'une formation philosophique très rigoureuse. La philosophie que critique Marx, c'est cette philosophie purement idéaliste et spéculative, incapable de se séparer des constructions de l'imagination et des rêveries idéologiques. Il prône l'idée d'un dépassement de la philosophie car, jusque là les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde alors que l'essentiel est de le transformer. Marx qui fait de la praxis le critère de la vérité, inaugure une nouvelle manière de penser et une nouvelle science de l'histoire. L'articulation du matérialisme et de la dialectique offre des fondements solides à une perspective de recherche. Le matérialisme historique est cette nouvelle façon de penser l'histoire ; il fait de la production et les rapports qu'elle engendre les moteurs de l'histoire.

Marx est un philosophe d'un autre genre : pour lui la philosophie doit être liée à la vie. Il est à la fois critique et révolutionnaire ; il est un homme d'action tout en restant un théoricien d'une grande érudition. Cet humaniste a préféré faire la philosophie autrement.

